

Université de Lausanne
Faculté des sciences sociales et politiques
Institut de Psychologie

Exploration du vécu subjectif des résidents d'un camp de réfugiés en Grèce

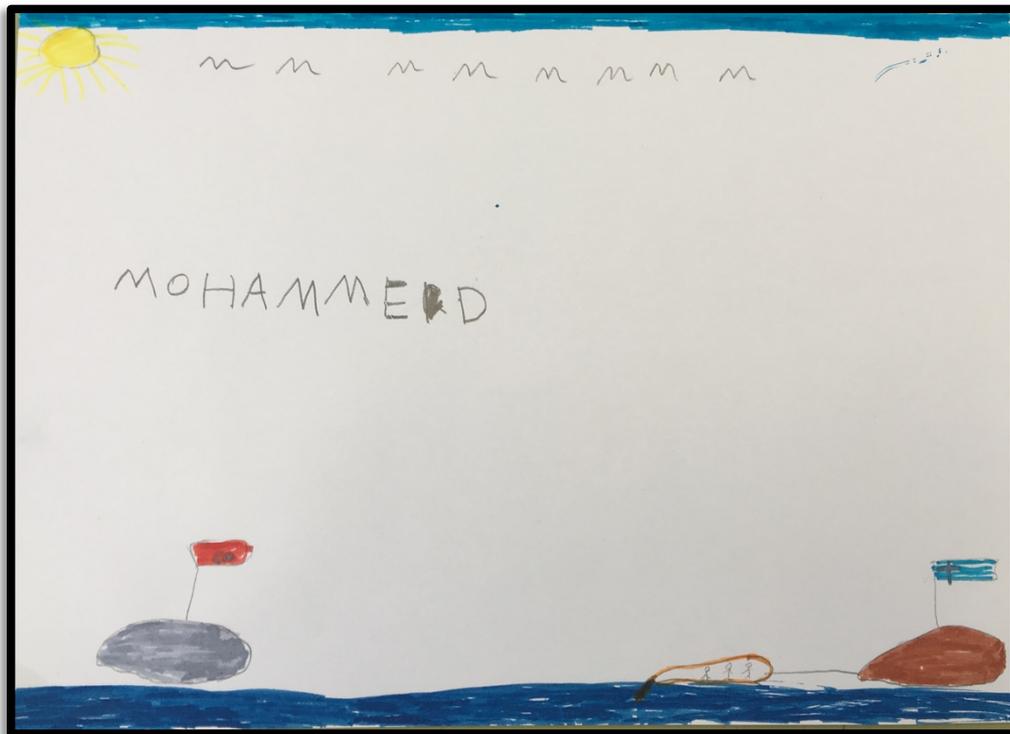


Photo du dessin de Mohammed, 8 ans, Diavata Camp, Janvier 2018

Mémoire de maîtrise en psychologie

Présenté par Laura Meli

Directeur : Jean-Claude Métraux, chargé de cours, Privat-docent

Experte : Nathalie Muller Mirza, maître d'enseignement et de recherche

Session d'automne 2018

« De tout, il resta trois choses :
La certitude que tout était en train de commencer,
la certitude qu'il fallait continuer,
la certitude que cela serait interrompu
avant que d'être terminé.
Faire de l'interruption, un nouveau chemin,
faire de la chute, un pas de danse,
faire de la peur, un escalier,
du rêve, un pont,
de la recherche...
une rencontre »
Fernando Pessoa

« La connaissance est le début de l'action »
De Wang Young Ming

Je tiens à remercier les dix participants qui m'ont permis de réaliser ce travail, pour le partage de leurs histoires, pour leur accueil et gentillesse envers moi.

Ma reconnaissance s'adresse également à Monica Bianchi, pour les précieux conseils et suggestions, et aussi à Cristina Del Biaggio, Grazia Ceschi et Emanuele Politi, pour avoir partagé leurs connaissances sur ce sujet et stimulé ma réflexion.

Je remercie mon directeur de mémoire, Monsieur Jean-Claude Métraux, pour avoir accepté de m'accompagner dans ce projet ainsi que pour ses conseils et idées tout au long de la rédaction.

Je remercie ma famille et mon compagnon, pour avoir cru en ce que je faisais en Grèce, pour m'avoir soutenue et encouragée. Tout particulièrement mon père, pour son écoute dans les moments de doute, pour avoir apprécié à leur juste valeur mes passions et mes projets et pour avoir bien compris les raisons de ma décision d'en faire un document, « mon » document.

Table des matières

Introduction.....	4
1) Objectifs du travail et questions de recherche	6
2) Le contexte migratoire, la Grèce comme l'une des portes d'entrée de l'UE	9
2.1) Gestion des flux migratoires en Europe	9
2.2) Crise migratoire en Europe depuis 2015.....	11
3) La santé mentale et la dimension psychologique du vécu dans les camps de réfugiés dans la littérature	22
3.1) Santé mentale et migration.....	22
3.2) Santé mentale et vécu psychologique dans les camps de réfugiés.....	23
3.3) Recours aux services de santé mentale.....	26
4) Présentation du camp	28
5) Méthodologie et exploration du terrain	36
6) Résultats : analyse du terrain	39
7) Discussion et interprétation personnelle du vécu dans le camp	49
7.1) Retour sur la première question de recherche	49
7.2) Retour sur la deuxième question de recherche.....	54
8) Idées et suggestions pour la préparation des bénévoles	57
9) Limites, apports et conclusions.....	59
Bibliographie	62
Annexes	71

Introduction

Il n'est pas évident d'introduire son propre travail, peut-être parce que nous sommes amenés à nous interroger sur les raisons des différents choix : les objectifs, les sujets, la méthode, et au final on s'interroge sur soi-même. Si l'on choisit d'approfondir une thématique particulière parmi d'autres, c'est parce que celle-ci crée une résonance interne, une motivation particulière, mais aussi car elle nous rend témoins et porte-paroles des situations et des histoires qu'à notre avis méritent d'être écoutées. Ce mémoire s'insère dans mon parcours d'engagement en tant que bénévole auprès de la population migrante. En été 2016, je traversais en train la ville de Côme pour me rendre en stage. Au-delà de la vitre, sur le quai de la gare, environ quatre-vingts personnes dormaient par terre, enroulées dans des sacs de couchage et des couvertures. La lignée des gens étendus sur le sol remplissait le quai, du début à la fin de la gare. Dans le parc derrière la gare, une centaine de personnes, pour la plupart des hommes originaires d'Afrique, campaient dans de petites tentes de camping et s'alignaient pour recevoir la ration alimentaire distribuée par un groupe de volontaires. C'est en cet instant que j'ai réalisé l'ampleur que ce phénomène avait. C'est dans le regard de ces personnes, qui m'est apparu si fatigué et plein de questionnements mais aussi avec toujours une lumière d'espoir, que j'ai pris conscience de la vulnérabilité de ces personnes et du besoin de reconnaître leur humanité. Entrer en contact personnel avec les migrants permet non seulement de dévoiler le côté humain qui accompagne la migration mais aussi de mieux comprendre les obstacles que ces personnes doivent surmonter. Le choix d'abandonner son pays, sa famille, sa maison, ces lieux de vie pleins de souvenirs et d'histoires personnelles, pour entreprendre un voyage qui dure des années, qui coûte les économies d'une vie et, surtout, au cours duquel la vie ne tient qu'à un fil, apparaît dramatiquement comme la seule option pour reconstruire un avenir.

Le parcours de formation universitaire en psychologie m'a fourni les moyens pour m'approcher et m'interroger sur la dimension psychologique et de santé mentale, en développant ma sensibilité ainsi que mes connaissances à ce sujet.

En février 2017, suite à un appel de recherche de personnel bénévole, j'ai décidé de rejoindre l'association tessinoise Firdaus active à l'époque en Grèce. Cette même association qui distribuait la nourriture dans le parc de Côme, travaillait dans le camp de réfugiés de Vasilika, à environ 30 km de Thessalonique.

En janvier 2018 je suis retournée en Grèce, cette fois-ci avec l'association Quick Response Team (QRT) active dans le camp de Diavata, toujours dans la périphérie de

Thessalonique. Le camp accueille environ 700 personnes, pour la majorité des familles originaires de Syrie, Afghanistan et Iraq, en attente d'obtenir la protection internationale en Europe et de pouvoir continuer leur voyage vers le nord. L'association QRT est composée d'un coordinateur sur place depuis deux ans et des bénévoles qui se relaient. Des divertissements pour les enfants ainsi que des activités pour les adultes sont organisés, allant de la gymnastique aux tournois d'échecs, de la peinture aux matches de football. QRT reçoit également de la part des résidents ainsi qu'au travers des agents du gouvernement chargés de la gestion du camp, les demandes spécifiques liées aux besoins plus individuels. Elle fournit par exemple des lunettes, des chaises roulantes, etcetera. Si les fonds de l'association le permettent, une distribution de fruits et légumes frais est organisée. L'association s'occupe également des espaces, en essayant de les rendre plus accueillants et chaleureux, avec l'installation de bancs publics dans des zones communes, la création d'une place de jeux, d'une garderie, l'aménagement d'un terrain de volley, etcetera. Ces activités permettent par la même occasion de renforcer les contacts et les échanges avec les résidents du camp ainsi que leur engagement pour l'organisation et la réalisation des activités et des travaux.

Le but de mon séjour était, d'une part, la participation aux activités proposées par QRT et, d'autre part, la récolte de témoignages sur la vie au sein du camp auprès des résidents qui depuis des mois, voire des années, vivent dans ce lieu. J'ai organisé des petites rencontres individuelles avec une dizaine de personnes qui ont accepté de partager avec moi une partie de leur histoire et de leur vision de la vie dans un camp de réfugiés aux frontières de l'Europe. Ces rencontres, très riches en informations et en émotions, ont fait de mon séjour une expérience sans précédent sur le plan humain. L'accueil et l'hospitalité qui ont accompagné les rencontres ainsi que la gratitude des interviewés pour le simple fait de les avoir écoutés sont des aspects qui m'ont beaucoup touchée. Cependant la situation de limbes physique, psychologique et légal dans lequel ces personnes sont contraintes à vivre, a également fait resurgir en moi une grande frustration et de forts sentiments d'impuissance.

Ce mémoire s'ouvre avec une présentation des objectifs de ce travail et avec la formulation de deux questions de recherche. Une description du contexte migratoire en Europe depuis 2015 ouvrira la partie théorique, suivie par une présentation de la situation et de la gestion de l'accueil en Grèce. Il sera ensuite question de mettre en évidence ce que la littérature propose par rapport à la dimension psychologique du vécu dans le camp.

Par la suite, le camp de Diavata sera présenté en illustrant son histoire et son développement dans le temps, son fonctionnement et organisation, le dernier paragraphe étant consacré à des considérations personnelles sur ce camp. La deuxième partie de ce travail sera consacrée à une présentation de ma démarche de recherche sur le terrain, en exposant la méthodologie utilisée, les résultats recueillis et sera suivie par une discussion. Un chapitre concernant des suggestions et des conseils pour les bénévoles intéressés à s'engager dans une activité humanitaire dans un contexte comme celui de l'accueil des réfugiés en Grèce sera ensuite présenté. Les limites, les apports et une conclusion termineront ce travail.

1) Objectifs du travail et questions de recherche

Problématique

Des « printemps arabes » à la Syrie dévastée par la guerre, du développement d'un réseau des camps de fortune en Europe, aux grues de chantiers les rasants au sol. De la poussée des parties d'extrême droite, à l'érection de murs invisibles aux frontières de l'Europe mais bien visibles en son sein. Mais aussi les habitants de Lampedusa apportant toute sorte d'aide aux survivants des naufrages, l'Allemagne qui ouvre ses portes à un million de réfugiés d'origines diverses, et les multiples associations de toute l'Europe se mobilisant pour une aide solidaire. Et encore les reportages et enquêtes, rapportant faits et données irréfutables sur ce qui est en train de se passer au 20^{ème} siècle en Europe, patrie des droits de l'homme. En 2015, 1'046'599 personnes ont débarqué sur les côtes européennes. Lors de la traversée de la mer 3'770 ont perdu la vie (IOM, 2017). 3'119 en 2017 (IOM, 2018).

Derrière ces faits et ces chiffres se trouvent les hommes, les femmes et les enfants fuyant la guerre, la violence et le désespoir, la plupart laissant leur vie et celle de leurs enfants dans les mains de passeurs, traversant des pays entiers et puis la mer sur un canot pneumatique surchargé parce que cela est considéré comme la seule option pour espérer dans un avenir meilleur. Des milliers des personnes chargées d'un passé qui pèse lourd et dirigées vers un avenir inconnu, se retrouvent ainsi à un moment de leur migration dans un camp de réfugiés en attente de pouvoir continuer leur voyage. Une attente qui peut durer des années, à si peu de kilomètres de la destination rêvée, mais bloqués en compagnie des centaines d'autres personnes dans un endroit très précaire.

Le travail que je présente ici vise trois objectifs principaux. Premièrement, je m'intéresse à explorer le vécu des personnes vivant dans les camps de réfugiés aux frontières de l'Europe et j'essaie d'identifier les éléments de la vie au camp considérés par les résidents comme étant significatifs pour eux et pouvant contribuer à leur bien-être. Il est rare d'entendre le terme bien-être lorsqu'on entend parler des migrants, réfugiés ou requérants d'asile en Europe. La littérature met souvent en évidence ce qui impacte négativement le bien-être et vise une prise de conscience des problèmes qui existent dans l'accueil de ces personnes. Il est mon intention, au travers de ce travail, de changer d'optique et de mettre en évidence ce qui permet encore de retrouver des moments de bien-être dans les camps de réfugiés. En relation au contexte et à la population concernée par ce travail, le concept de bien-être peut résulter très complexe. Je vais me référer à la définition de ce mot proposée par l'Organisation Mondiale de la Santé résultant être un concept en soi, lié à une épistémologie subjective où la détermination et la conscience du bien-être dérivent de la seule perception des personnes (WHO, 2012). Cette définition se relie au concept de bien-être subjectif proposé par Diener (1984, 1994). Selon l'auteur, deux dimensions sont à distinguer : la composante cognitive, qui se base sur le degré de satisfaction pour ses propres conditions de vie et sa qualité de vie selon des standard personnels (attentes, idéaux et expériences passées). Et la composante affective, indiquant les émotions et les affects ressentis durant la vie quotidienne. Ces expériences pouvant être positives ou négatives (Diener, 1984).

Le deuxième objectif de ce travail est celui d'accueillir les récits des réfugiés et demandeurs d'asile résidants dans un camp et essayer de créer des moments d'écoute privilégiés. Cette partie n'as pas spécialement d'enjeux de recherche mais correspond à une opportunité qui côtoie la démarche de recherche, permettant de prendre en compte dans ce travail l'importance de la relation, de la réciprocité, de la sensibilité, du respect et de manière générale du côté humain dans la rencontre. Il permet également d'apporter plus d'informations quant au premier objectif de ce travail.

Le troisième objectif sera plus en lien avec mon domaine de formation en psychologie clinique. Il s'agira d'investiguer la présence d'un réseau de soutien psychologique dans le contexte d'un camp de réfugiés grec ainsi que d'en évaluer la nécessité et l'utilité.

Questions de recherche

A partir de là, deux questions fondamentales sont nées, auxquelles j'ai l'intention d'apporter des réponses avec ce travail. Quels sont les aspects de la vie quotidienne considérés comme étant significatifs pour soi et comme étant une source de bien-être

reportés par certains réfugiés résidants dans un camp d'accueil en Grèce ? Un réseau de soutien psychologique pourrait-il être utile pour favoriser le bien-être subjectif des résidents ?

Afin de mieux focaliser l'attention, d'autres questions spécifiques peuvent aider à répondre aux questions de fond :

- Par rapport à la vie au camp, quelles sont les difficultés vécues et rapportées par les résidents ? Et quelles sont les commodités/facilités ?
- Qu'est-ce qui est important pour les réfugiés dans cette phase spécifique du parcours migratoire ?
- Quels sont les aspects qui donnent la force et l'énergie pour affronter ses journées dans ce contexte ?
- Un support psychologique pourrait-il être utile à soutenir les réfugiés dans ce contexte ?

La finalité de ce travail transcende un possible changement dans le cadre législatif et organisationnel de prise en charge des réfugiés en Europe. Il a l'ambition de proposer une prise de conscience / compréhension de la situation vécue par les personnes se retrouvant dans cette étape transitoire de la migration et de stimuler la réflexion autour des actions possibles pour les professionnels de la santé mentale afin de promouvoir un état de bien-être.

2) Le contexte migratoire, la Grèce comme l'une des portes d'entrée de l'UE

2.1) Gestion des flux migratoires en Europe

Dans la littérature, le terme migrant est souvent utilisé dans son sens général ; il n'existe pas de définition universellement reconnue au niveau international. Ce terme est souvent employé pour indiquer les personnes qui vivent ou travaillent à un endroit différent de celui de naissance afin d'améliorer leur condition sociale et matérielle ainsi que leurs perspectives pour l'avenir (Bhugra & Jones, 2001 ; IOM, 2004). Le terme migrant recouvre donc un large éventail de catégories de personnes ayant un statut et des parcours différents. Ces statuts impliquent des situations juridiques différentes.

Réfugié et demandeur d'asile : de qui parlons-nous ?

La Convention de Genève de 1951, adoptée par les Nations Unies, établit les conditions pour l'obtention du statut de réfugié. Par définition, le réfugié est une personne qui, *« craignant avec raison d'être persécutée du fait de sa race, de sa religion, de sa nationalité, de son appartenance à un certain groupe social ou de ses opinions politiques, se trouve hors du pays dont elle a la nationalité et qui ne peut ou, du fait de cette crainte, ne veut se réclamer de la protection de ce pays »* (UNHCR, 1951, p.16).

Le terme réfugié identifie donc les milliers d'hommes et femmes en fuite des guerres et destruction, des persécutions et tortures, personnes en danger de vie et à la recherche de protection, d'un refuge. Une fois reconnus au titre de la Convention, les réfugiés ont des droits différents en matière de santé, de protection sociale et de services sociaux, en fonction des politiques et des ressources du pays hôte concerné. Le 1^{er} janvier 1951, une section de l'ONU appelé Haut Commissariat des Nations Unies pour les Réfugiés (UNHCR ou HCR dans l'espace francophone) a été créée, afin de veiller à une application correcte de la Convention de Genève, fournir une protection internationale aux réfugiés et assister les gouvernements dans la gestion des flux migratoires. Alors que la Convention de Genève définit les aspects juridiques liés au statut de réfugié, elle ne précise pas de quelle manière les responsabilités en matière de protection devraient être partagées ou réparties entre les Etats (O'Nion, 2016).

Selon l'Organisation Internationale pour la Migration, le terme « requérants d'asile » détermine les personnes qui ont présenté une demande de protection internationale pour laquelle aucune décision définitive de la part du pays d'accueil n'a pas encore été prise (OIM, 2004).

Politiques migratoires européenne : un bref aperçu

La migration est un élément clé de l'histoire de l'Europe, les mouvements de populations ont façonné la société européenne ainsi que ses modes de vie et « d'être ensemble ». Face à ce phénomène, les sociétés ont répondu de manière ambivalente, parfois en considérant les migrants comme nécessitant de protection et soutien, parfois en les considérant comme des intrus qui menacent l'identité culturelle et la stabilité économique du pays (Silove, Ventevogel & Rees, 2017). Les politiques migratoires européennes mises en place sont souvent remises en questions par rapport à leur capacité de répondre de manière efficace aux besoins existants (O'Nions, 2016 ; The Economist, 2015 ; Amnesty International, 2017).

Il n'y a pas aujourd'hui de réelle politique commune concernant la question des migrations, mais plutôt un nombre élevé de textes, directives, règlements et accords. Le principal, et plus souvent mentionné quand on parle d'asile, est le Règlement de Dublin III. Elaboré dans sa première version en 1990 et adopté dans sa dernière version en 2013, ce régime composé de plusieurs textes fonctionne de pair avec la base de données Eurodac. Le règlement établit les critères de détermination de l'Etat membre responsable de l'examen d'une demande de protection internationale et évite la possibilité de demander asile dans plusieurs pays d'Europe. Dans la pratique, la personne arrivant sur le sol européen de manière irrégulière¹, doit déposer ses empreintes dans le pays où elle a fait son entrée. Ces données biométriques seront insérées dans la base de données à l'échelle européenne nommée Eurodac. Il appartiendra à ce premier pays d'examiner la demande d'asile. En conséquence, cette procédure fait peser un poids considérable sur les pays situés aux frontières de l'UE, notamment la Grèce, l'Espagne et l'Italie qui enregistrent le plus grand nombre d'arrivées (Chiron, 2017).

Des centres d'identification et de tri, aussi appelés « hotspots », ont été créés en 2015 afin de doter les frontières de l'UE d'un instrument d'identification et d'enregistrement des demandes de protection internationale. Le Bureau européen d'appui en matière d'asile (EASO), l'agence européenne pour les frontières (Frontex), l'Agence européenne de coopération de police (Europol) et l'Agence européenne de coopération judiciaire (Eurojust) travaillent sur le terrain, conjointement avec les autorités de l'Etat membre,

¹ C'est-à-dire sans posséder les documents, les conditions requises par la loi ou les traités qui autorisent l'entrée.

placé en première ligne. A leur débarquement, les personnes sont soumises à une pré-identification au cours de laquelle il leur est demandé de répondre à plusieurs questions posées par la police nationale, assistée par certains des partenaires mentionnés ci-dessus, afin de connaître les éléments de leur identité, notamment la nationalité, ainsi que la raison qui a motivé leur départ. Cette première audition permettra de décider en faveur d'une expulsion ou alternativement d'une entrée en matière afin d'évaluer la concession d'une protection internationale et donc la possibilité de demander asile. Pour ceux auxquels le besoin de protection n'a pas été reconnu, Frontex collabore avec les Etats membres en coordonnant les retours vers les pays d'origine. Europol and Eurojust ont pour mission de démanteler les réseaux de trafic et de traite des êtres humains (Commission Européenne, 2015).

En ce qui concerne la gestion des frontières du territoire européen, l'implication des pays tiers est de plus en plus considérée et représente un des principaux piliers de la politique migratoire européenne.

C'est ce que certains auteurs définissent par le terme d' « externalisation des frontières », c'est à dire la gestion des flux migratoires par des pays externes à l'Europe considérés comme « sûrs » et donc qui satisfont les critères juridiques relatifs à la sécurité des migrants. Cela afin de réduire en amont le flux d'arrivée sur le sol européen (Migreurop, 2012). Des coopérations prennent alors forme telles que le partenariat Espagne-Maroc², les accords entre Italie et Lybie³ ou encore l'accord UE-Turquie, qui sera illustré plus en détail par la suite. Ces plans de gestion des frontières peuvent être vus comme des réponses sur le court-terme, et provoquent souvent une réévaluation des routes empruntées par les migrants (Chiron, 2017).

2.2) Crise migratoire en Europe depuis 2015

Depuis 2015, le continent est confronté à une arrivée importante de migrants qualifiée, à tort ou à raison, de « crise migratoire ». De nombreux arrivants dans l'Union Européenne via la mer Méditerranée et les Balkans, depuis l'Afrique, le Moyen-Orient et l'Asie du Sud, de même que les réfugiés syriens fuyant la guerre civile, la misère et toutes formes de violence, se sont joints à ce mouvement, ce qui a amplifié le phénomène. Selon l'HCR en 2017, 178'500 personnes sont arrivées sur le sol Européen, soit environ 470 arrivées

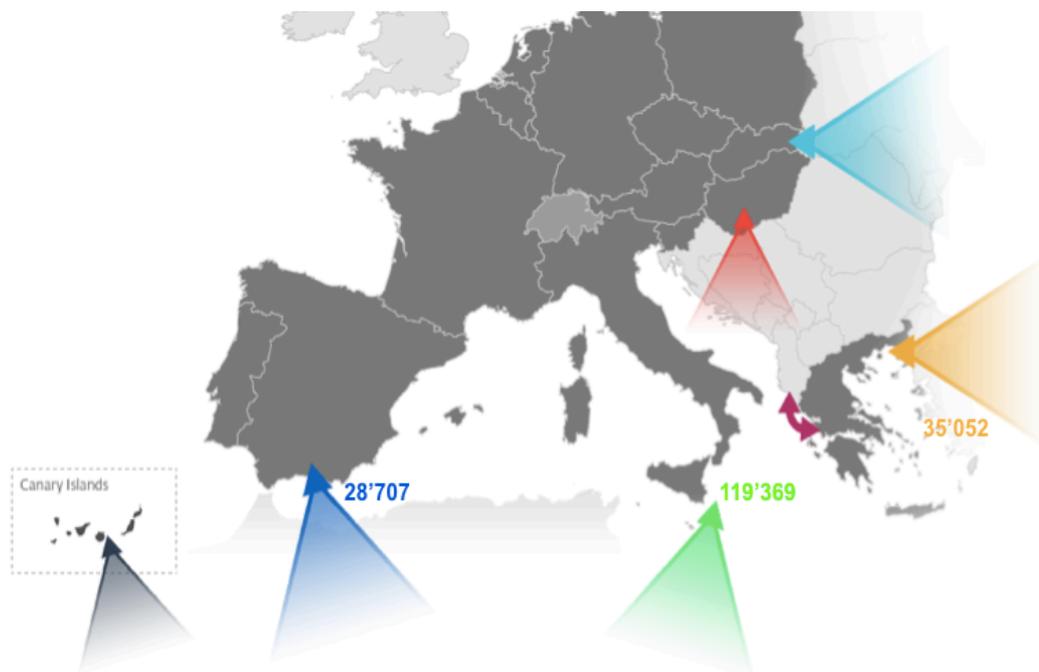
² Pour plus d'informations : <http://www.sharaka.ma/le-projet/le-partenariat-ue-maroc-pour-la-mobilite/>

³ Pour plus d'informations : https://eeas.europa.eu/headquarters/headquarters-homepage/19163/eu-libya-relations-factsheet_en

par jour. Environ 92% ont atteint les pays européens par la mer, et les 8% restants sont arrivés par diverses routes terrestres (UNHCR, 2018a). Ces chiffres représentent le flux migratoire le plus élevé depuis la seconde guerre mondiale (Pouchard & Breteau, 2015).

Divers et très longs sont les parcours des migrants voulant accéder à l'Union Européenne. Il s'agit de voyages qui durent des années dans des conditions très difficiles, souvent caractérisés par des arrêts afin de gagner l'argent suffisant pour pouvoir reprendre la route. Aux portes de l'Europe les migrants ont déjà parcouru des milliers de kilomètres et définir les parcours utilisés comme des simples routes d'accès à l'Europe est certainement réducteur. Cela permet cependant d'avoir un cadre de compréhension générale des différents points d'accès à l'UE.

L'Agence Frontex a regroupé les différentes trajectoires en six routes de voyage privilégiées par les migrants. Celles qui comptent le nombre de passages plus important sont la route de l'ouest méditerranéen (vers l'Espagne), la route méditerranéenne centrale (en Italie) et la route méditerranéenne orientale (en Grèce) (Frontex, 2018). Les chiffres mentionnés dans l'image ci-dessous correspondent au nombre d'arrivés en 2017.



Frontex. (2016), Migratory routes map [Image en ligne]. Repéré à <https://frontex.europa.eu/along-eu-borders/migratory-map/>

Le nombre d'arrivées en Europe s'élevait à 1'015'078 en 2015, à 362'753 en 2016 et à 178'500 en 2017 (UNHCR, 2018a). Des drames ont accompagné ces mouvements : 3'119 personnes ont perdu la vie ou ont été portées disparues suite à la traversée de la mer en 2017, soit 1 décès toutes les 55 arrivées (UNHCR, 2018a).

Focus sur la Grèce

La Grèce a toujours été un pays hôte pour les immigrés et les réfugiés, notamment en raison de son emplacement géographique. La crise migratoire qui touche l'Europe depuis 2015 a vu les îles grecques comme l'une des portes d'entrée prioritaires pour les milliers d'hommes et femmes en quête d'un refuge en Europe. Selon l'HCR, la population syrienne compte le plus grand nombre d'arrivées (46%), suivi par l'Iraq (27%), l'Afghanistan (15%) et le Pakistan (7%). En 2017 les autorités grecques ont enregistré 35'052 arrivés, dont 29'501 par la mer et 5'551 par voie terrestre (IOM, 2018).

La plupart des réfugiés et demandeurs d'asile accèdent à la Grèce par bateau, par le biais des passeurs, des côtes turques aux îles helléniques les plus proches. D'autres traversent le tronçon de 12 km de la rivière Evros, qui constitue la frontière terrestre entre Grèce et Turquie (Frontex, 2018). A la suite de l'augmentation du nombre d'arrivée en 2015 et les déplacements à travers les Balkans vers d'autres régions plus au nord, plusieurs pays comme la Macédoine, la Serbie et la Croatie ont opté, en mars 2016, pour la fermeture de leurs frontières (Le Temps, 2016). De ce fait, la Grèce s'est retrouvée dans une situation de congestion du transit des milliers des personnes à ses frontières nord. Et là où une véritable restriction des déplacements est appliquée, des camps apparaissent. Des immenses camps improvisés, souvent appelés « de fortune », ont ainsi été créés, comme celui d'Idomeni, à la frontière avec la Macédoine, et du Pirée, au port d'Athènes, dans des conditions sanitaires déplorable. D'autres personnes avaient trouvé refuge dans des camps de réfugiés officiels installés à travers le pays (Le Temps, 2016 ; Amnesty, 2017).



Chatolic Relief Services. (2016). *Aucun titre* [Image en ligne]. Repéré à <https://data2.unhcr.org/en/documents/download/47745>

L'accord entre Union Européenne et Turquie en 2016

En mars 2016, l'UE a signé un accord de large portée sur le transit des migrants avec la Turquie. Cela permet aux États membres, dont la Grèce, de considérer comme « irrecevables » les demandes d'asile déposées après le 20 mars 2016 par des personnes ayant transité par la Turquie, considérée comme un « pays tiers sûr »⁴ et, dès lors, les y renvoyer afin que soit prise en charge leur demande de protection internationale (European Commission, 2016). Les agents de gardes-côtes turcs (TGC) patrouillent la mer en ayant comme objectif de stopper toute embarcation dirigée vers les îles grecques et ramener les passagers vers la Turquie. Lorsque les migrants parviennent à rejoindre les îles grecques, ils sont immédiatement placés dans les centres de premier accueil, les « hotspots », dans lesquels leur identification et enregistrement a lieu.

A la suite de cette entente, le nombre d'arrivées en Grèce a drastiquement chuté, en passant de 885'386 personnes en 2015 à 182'534 en 2016, soit une baisse de 79% (IOM, 2017).

Une des conséquences de cet accord est le long temps d'attente pour l'examen des demandes d'asile. En théorie, les réfugiés arrivés après l'accord entre UE et Turquie étaient censés rester en Grèce pour moins de 25 jours, le temps d'une première évaluation de leur demande d'asile, pour ensuite être renvoyés en Turquie. Les services d'asile en Grèce peuvent traiter un maximum de 1'500 demandes par mois, ce qui représente environ la moitié du nombre moyen de réfugiés arrivés chaque mois sur le territoire grecque en 2017 (Stavropoulou, 2016). La durée du séjour résulte être en moyenne de 8 mois à 1 an (The Guardian, 2017). Par conséquent, les camps prévus pour être provisoires et de transit, en particulier sur les îles grecques, comptent actuellement un nombre de personnes dépassant largement la capacité d'hébergement. Afin de pallier les conditions de surpeuplement, une partie des demandeurs d'asile sont transférés des îles vers d'autres camps et des logements sur le continent. En septembre 2017, un an et demi après l'entrée en vigueur de l'accord, la Commission Européenne a publié un rapport sur l'efficacité de cette entente. Le document met en évidence les coûts élevés de l'organisation et des transferts vers la Turquie. De plus, la possibilité des migrants concernés de faire appel à la décision de renvoi allonge les pratiques ultérieurement. Par ce fait, lors de la publication du rapport, le nombre de renvois vers la Turquie s'élevait à 1'699 personnes. En d'autres termes, seulement 4% des migrants arrivés en Grèce depuis

⁴ Par ce terme sont potentiellement concernés la totalité des pays voisins de l'Union européenne.

la signature de l'accord ont été renvoyés. Le rapport note que les retours des îles grecques vers la Turquie restent beaucoup plus faibles que le nombre d'arrivées (European Commission, 2017).

La situation actuelle dans les camps en Grèce

Les camps de réfugiés se développent graduellement et généralement à partir d'une installation d'urgence aménagée chaotiquement et de manière spontanée, en réaction à des déplacements rapides de personnes. Souvent, la population migrante est logée dans des camps situés dans des endroits isolés, loin des communautés d'accueil, mais également des services, comme pour les maintenir invisibles et séparés du reste de la population (Katz, 2016). Cette situation limite la possibilité d'intégration, d'opportunités économique et impose un certain niveau d'isolement et de dépendance des autorités. Les entrées et sorties des résidents sont souvent contrôlées et enregistrées par les autorités du camp, les portes restent fermées aux médias et aux opérateurs sociaux sans autorisation officielle (Moore, 2017).

Les conditions actuelles des camps qui accueillent les réfugiés et les demandeurs d'asile varient considérablement et il est très difficile d'en proposer une description générale. Une note de prudence quant aux possibles différences d'un camp à l'autre doit donc être portée. La Grèce compte actuellement plus de 40 camps de réfugiés officiels sur son territoire, plusieurs appartements gérés par l'Etat ainsi que d'autres mis à dispositions par différentes ONG. Il n'existe pas de directives nationales adéquates pour les situations d'urgence et le cadre juridique européen ne fournit pas non plus des recommandations techniques claires (Wain, 2017).

En ce qui concerne la possibilité de travailler, la loi indique que seules les personnes ayant complété leur demande d'asile ont accès au marché du travail. Sur le continent, le temps moyen entre la pré-registation et la registration complète s'élève à 81 jours. Compte tenu du contexte actuel de crise financière qui touche la Grèce, des taux de chômage élevés et des autres obstacles posés par la concurrence avec les employés grecs, l'accès des demandeurs d'asile au marché du travail est particulièrement difficile (Greek Council for Refugees, 2017).

Les enfants mineurs des demandeurs d'asile et des réfugiés ont accès au système éducatif dans des conditions similaires à celles des ressortissants grecs. L'enseignement est prévu pour les enfants d'âge scolaire de 4 à 15 ans. Une étude réalisée en 2017 dans deux centres d'accueil en Grèce, indique que les principales raisons pour lesquelles les enfants ne

fréquentent pas les écoles publiques grecques sont les barrières linguistiques et le fait que les leçons ne sont pas perçues comme bénéfiques - parce que les enfants attendent d'être transférés dans un autre pays de l'UE ou parce que les cours ne sont pas adaptés (UNICEF & REACH, 2017).

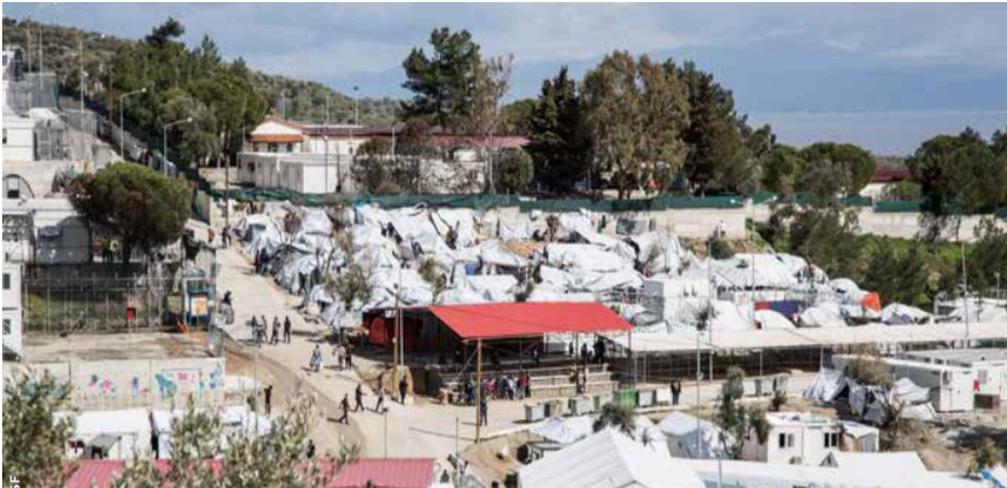
Face aux difficultés liées au climat hivernal, l'utilisation des bâtiments inoccupés a été, dans un premier temps, la solution privilégiée dans la mesure où il était possible de placer à leur intérieur des tentes réalisant ainsi un niveau d'isolation et de chauffage plus important. Pour l'hiver 2016/2017, les efforts de protection contre les conditions météorologiques difficiles ont été concentrés sur le remplacement des abris d'urgence (tentes) par des solutions préfabriquées durables ainsi que sur une amélioration des infrastructures pourvues d'eau, de services d'hygiène et d'électricité. Ces changements n'ont cependant pas été réalisés dans tous les camps existants. Une distinction doit être faite entre les conditions des centres d'accueil sur les îles et ceux sur le continent.

Les camps sur les îles

Le nombre important d'arrivées sur les îles grecques depuis 2015 a entièrement dépassé la capacité d'hébergement des abris disponibles. Le gouvernement a prévu la construction des « hotspots » et l'installation de plusieurs unités d'hébergement pour les réfugiés comme solution temporaire. Ces espaces ne sont toutefois pas conçus pour servir d'habitation sur le long terme et ne conviennent pas pour un hébergement nocturne ou lors de saisons hivernales (Wain, 2017).

Le HCR décrit la réception dans les camps des îles comme inadéquate, en soulignant des gros problèmes de surpeuplement, des risques en termes de santé, de violence et d'agressions. Les conditions d'hygiène sont insuffisantes ainsi que la présence de la police et du personnel professionnel. L'accent est mis sur la nécessité urgente de déployer du personnel supplémentaire des services nationaux, en particulier dans les domaines de la santé, du soutien psychosocial et de la protection des enfants non accompagnés (UNHCR, 2017). Sur les îles, l'offre de services médicaux reste limitée, en raison de la pénurie de ressources et du système national de santé déjà impacté par la crise financière qui touche la Grèce (Greek Council for Refugees, 2017). Dans un rapport de 2017, Médecin Sans Frontières (MSF) a mis en évidence que les patients sur les îles peuvent attendre de trois à six mois pour un entretien avec un psychiatre. Les patients qui constituent un risque pour eux-mêmes ou les autres, sont gardés au poste de police, encore une fois sans accès approprié aux soins de santé (MSF, 2017).

Dans un échange informel eu avec un psychologue clinicien travaillant pour MSF sur l'île de Lesbos, ce dernier met en évidence le grand nombre de problèmes liés au bien-être et à la santé mentale des résidents des camps sur l'île. Il mentionne notamment le surpeuplement dans des conditions inhumaines, la nécessité de faire la queue durant des heures pour recevoir à manger ou de l'assistance légale, l'accès limité aux services d'hygiène et le manque d'eau. D'après son témoignage, n'importe quelle personne sans aucune expérience négative à priori, placée dans des telles conditions pour quelques mois, aura de fortes chances de développer des problèmes de santé mentale, rien qu'en raison des conditions de vie du camp.



Médecin Sans Frontières. (2017). Aucun titre [Image en ligne]. Repéré à https://twitter.com/msf_sea/status/922802584477491200



Konstantinidis, A. (2017). A homemade shower next to the Moria camp [Image en ligne]. Repéré à <https://www.theguardian.com/world/2017/dec/22/this-isnt-europe-life-greece-worst-refugee-camps>



Tsakmakis, P. (2017). Rubbish at the camp in Moria [Image en ligne]. Repéré à <https://www.theguardian.com/world/2017/dec/22/this-isnt-europe-life-greece-worst-refugee-camps>

Les camps sur le continent

Dans les camps situés sur le continent la situation est meilleure, malgré des conditions toujours très difficiles, précaires et peu dignes de représenter des solutions de longue durée. La majorité des camps de réfugiés officiels est souvent établie dans des secteurs isolés, loin des services et du centre habité. Les logements, les services disponibles en termes de santé, d'hygiène, d'alimentation et autre, varient considérablement d'un site à l'autre. Les camps sont pris en charge par l'état, et gérés sur le terrain par différents partenaires, comme IOM et HCR. Jusqu'à la mi-2017, la plupart des sites était composés par de gros entrepôts abritant à leur intérieur des tentes de trois mètres sur cinq, serrées les unes aux autres (UNHCR, 2017). A partir de 2017 d'importants changements ont été réalisés afin d'améliorer les conditions des infrastructures dans les principaux sites sur le continent (UNHCR, 2016a). Les camps de tentes dans les espaces ouverts et dans les entrepôts inutilisés ont été modifiés avec la mise en place de containers préfabriqués ou la construction de petits studios à l'intérieur des bâtiments. Comme déjà mentionné au début de ce chapitre, il est très difficile de généraliser des discours concernant la situation des camps de réfugiés en Grèce car d'importantes différences s'observent toujours d'un site à l'autre et peu de documentation quant à l'évolution des camps est fournie par les organisations concernées. Une note de prudence doit donc être faite par rapport à la généralisation des améliorations des conditions dans les camps.



Firdaus. (2017). *Aucun titre*. Lieu: Vasilika camp



Firdaus. (2017). *Aucun titre*. Lieu: Vasilika Camp



Alkehdar, I. (2016). *Aucun titre [Image en ligne]*. Repéré à <https://medium.com/@BritishRedCross/true-stories-a-day-in-the-life-of-a-refugee-camp-97f5b66e8eb>



Papanikos, G. (2017). *Aucun titre [Image en ligne]*. Repéré à <https://asb.gr/this-is-how-diavata-anagnostopoulou-refugee-camp-looks-like-now/>



Cara, M. (2018). *Aucun titre*. Lieu: Alexandria Camp

Depuis 2015 l'Union Européenne a mis en place le programme Emergency Support to Integration and Accommodation (ESTIA), qui fournit un certain nombre de logements dans des appartements ou des chambres loués pour les réfugiés et demandeurs d'asile. Ces solutions sont adoptées prioritairement dans le cas de personnes vulnérables⁵ ou avec des

⁵ HCR définit comme étant des personnes vulnérables les individus ayant des conditions médicales complexes, les parents célibataires avec des enfants mineurs ou les femmes à risque, en grossesse ou ayant accouché récemment (UNHCR, 2018a).

besoins spécifiques, et concernent actuellement environ 22'000 personnes (UNHCR, 2018b).

A l'intérieur des camps plusieurs « partenaires d'exécutions » sont mandatés par l'état. Il s'agit notamment d'agences internationales, nationales, et différentes organisations non gouvernementales. De manière générale, ils visent à fournir les biens et les services humanitaires de base, notamment les soins de santé primaire ainsi que l'éducation aux enfants.

Les services d'hygiène varient beaucoup d'un site à l'autre. Dans certains camps ils sont à partager entre plusieurs personnes, et dans d'autres ils sont placés à l'intérieur des containers préfabriqués.

Afin de couvrir les besoins de base des réfugiés et des demandeurs d'asile, le programme de « cash assistance » qui fait partie du programme ESTIA a été mis en place. Plus spécifiquement, il s'agit d'un programme de distribution d'allocations mensuelles prédéfinies qui vise à permettre aux bénéficiaires de satisfaire leurs besoins de manière plus autonome. Le montant est basé sur la taille de la famille, il varie entre 90 euros pour une personne seule à un maximum de 550 euro pour une famille de sept membres ou plus (UNHCR, 2018c).

Le sens des camps

Les camps reflètent une forme sociale particulière de prise en charge des individus, un certain confinement de la population migrante, un mode de prise en charge ségréatif. Entre protection et contrôle, le dispositif du camp apparaît comme un moyen de contention d'un groupe perçu comme « en dehors » d'un point de vue racial et culturel. Michel Agier définit le phénomène de l'« encampement », entendu comme la solution du camp en tant que manière de prise en charge des populations migrantes pour raisons diverses, comme une manière de « gérer l'indésirable », un lieu de confinement pour tenir à l'écart ce qui dérange et qui est en trop (Agier, 2010).

L'incertitude, l'enfermement et la précarité caractérisent les camps de réfugiés., On observe cependant dans ces lieux l'émergence progressive de nouvelles communautés qui en deviennent des vrais milieux sociaux, des lieux de vie, de resocialisation. Des endroits qui opposent l'enfermement et une certaine privation de la liberté d'un côté et les échanges multiculturels de l'autre. Des soins et des attentions décoratives sont aussi donnés aux espaces. Le camp peut retrouver un sens pour les personnes qui l'habitent (Agier, 2014).

Ce sont également des espaces de circulation des personnes et des connaissances, permettant de faire passer des messages aux prochains candidats au départ dans leur pays d'origine. L'obligation à solliciter une autorisation pour des actions exécutées habituellement de manière autonome, met les résidents dans une position de dépendance et de privation d'autonomie. Ces formes subtiles d'humiliation ajoutées à l'incertitude et l'insécurité relatives à l'avenir, peuvent favoriser des messages décourageants aux prochains départs (Bernardot, 2008).

3) La santé mentale et la dimension psychologique du vécu dans les camps de réfugiés dans la littérature

Parmi tous les changements qu'un être humain doit affronter tout au long de sa vie, peu sont aussi vastes et complexes que ceux qui ont lieu pendant la migration. Pratiquement tout ce qui entoure la personne qui émigre change. Les aspects allant de l'alimentation, aux relations familiales et sociales, au climat, la langue, la culture et le statut sont sujets à changement.

L'importance de comprendre l'impact que la migration a sur la santé des personnes concernées est de plus en plus reconnue, et la richesse de la littérature à ce sujet en témoigne. L'Organisation Mondiale de la Santé (OMS) définit la santé comme « *un état complet de bien-être physique, mental et social, et pas seulement l'absence de maladie ou d'infirmité* » (OMS, 1948, p.100). Les conditions qui portent à l'état de réfugié, le vécu des conflits dans le pays d'origine, les circonstances du voyage, les conditions dans les camps de réfugiés ainsi que les difficultés d'intégration dans le pays d'accueil, peuvent porter atteinte à chacun des éléments de bien-être mentionnés. La relation entre migration et santé devient donc très complexe et particulière.

3.1) Santé mentale et migration

Plusieurs chercheurs se sont penchés sur la distinction des trois moments du processus migratoire, en mettant en évidence les caractéristiques et les défis de santé propres à chaque phase. La pré-migration est l'étape du processus migratoire pendant laquelle les réfugiés se trouvent encore dans leur pays d'origine et ils décident et se préparent à partir. La migration, ou période de transit, correspond au déplacement physique, le temps du voyage du pays d'origine aux pays hôtes, qui peut également comprendre le temps passé dans les camps de réfugiés. La post-migration est l'étape finale du déplacement, dans laquelle les réfugiés sont réinstallés dans un pays d'accueil (Bhugra & Jones, 2001 ; Zimmerman, Kiss, Hossain, 2011 ; Lindert & Schinina, 2011 ; Kirmayer et al. 2011 ; Gushulak, Weekers & MacPherson, 2009). Le déplacement a des répercussions aussi et en particulier sur le bien-être et la **santé mentale**, définie par l'OMS comme un état de bien-être dans lequel chaque individu réalise son propre potentiel, peut faire face aux tensions normales de la vie, peut travailler de manière productive et fructueuse, et peut apporter sa contribution à sa communauté (WHO, 2014). En premier lieu le déplacement et les circonstances dans lequel il peut avoir lieu impliquent très souvent un traumatisme.

Avant de fuir, les réfugiés peuvent avoir vécu ou avoir été témoins de torture, de la disparition des membres de leur famille, se retrouver face à la mort, vivre dans de mauvaises conditions et avoir assisté à des d'assassinats politiques ou même de massacres (Lindert & Schinina, 2011). Ensuite, durant la migration ils peuvent être sujets à des actes de violence par les passeurs ou d'autres personnes exploitant leur vulnérabilité. De plus, une fois déracinées, les personnes déplacées subissent un énorme sentiment de perte et de déracinement, accompagné souvent par le sentiment d'un avenir incertain pour soi et ses enfants. Et enfin, après leur arrivée, les réfugiés peuvent être contraints à des conditions de vie inadéquates, en raison de leur statut juridique initialement instable, vivant souvent dans des centres de détention ou de réfugiés, dans des conditions de surpeuplement et d'insalubrité, ce qui ne fait qu'amplifier la situation très précaire dans laquelle il se trouvent (Momartin et al. 2006). Dans la littérature, en lien avec le vécu des réfugiés et des demandeurs d'asile, sont souvent mentionnés le trouble de stress post- traumatique, les troubles affectifs et la dépression. Pourtant, malgré le nombre et l'ampleur des facteurs de stress, la controverse sur l'étendue de la psychopathologie et sur les besoins mentaux et psychosociaux des réfugiés persiste. Certains auteurs ont critiqué la médicalisation de l'impact de situations d'urgence massives telles que les guerres, car certaines réactions émotionnelles à ces événements pourraient être considérées comme des « réactions normales à des événements anormaux » (Van Ommeren et al., 2005).

Pour ce mémoire, il a été retenu nécessaire de faire des choix méthodologiques afin de sélectionner l'information adaptée à l'objectif et au contexte du travail. Il sera donc question d'aborder dans les parties qui suivent uniquement les aspects relatifs à la santé mentale et à la dimension psychologique de la phase de migration.

3.2) Santé mentale et vécu psychologique dans les camps de réfugiés

Un nombre croissant d'études dans les pays hôtes des réfugiés a permis de mettre en évidence l'impact de l'environnement de prise en charge sur la santé mentale des populations déplacées. Il a été relevé que des conditions défavorables, notamment la détention prolongée, le statut de résident insaisissable, les procédures de détermination du statut de réfugié, l'accès restreint aux services et le manque d'occasions de travailler ou d'étudier, aggravent les effets des traumatismes passés (Steel & al., 2009 ; Silove, Steel & Watters, 2000 ; Robjant, Hassan & Katona, 2009).

En 2016, l'International Medical Corps a rédigé un rapport afin d'évaluer les besoins perçus, la disponibilité et l'accès aux services de santé mentale et aux activités psychosociales auprès des réfugiés et demandeurs d'asile résidants dans quatre camps de

réfugiés en Grèce. Le document met en évidence une série de problèmes considérés par les résidents comme généraux, d'autres spécifiques au domaine psychosocial et d'autres encore d'ordre social. Les résultats de cette évaluation sont résumés dans le tableau ci-dessous. :

Problème et stressseurs de la vie dans les camps de réfugiés en Grèce (International Medical Corps, 2016) :

Généraux	Psychosociaux
<ul style="list-style-type: none"> - Mauvaise qualité de la nourriture - Frustration face au processus d'enregistrement - Difficulté à accéder aux soins secondaires - Nécessité de demander à une autorité pour des besoins de base - Températures inadéquates dans les logements - Mauvais services d'hygiène - Surpeuplement et peu d'intimité - Difficultés financières - Manque de confiance dans les organisations fournissant des services et dans la gestion du camp 	<ul style="list-style-type: none"> - Apathie et fatigue - Réduction de la motivation à effectuer les tâches de tous les jours - Colère et frustration - Peur et incertitude par rapport à l'avenir - Dépression et stress psychosocial - Troubles du sommeil - Automutilation et expression d'intentions suicidaires
<p>Sociaux</p> <ul style="list-style-type: none"> - Séparation d'autres membres de la famille - Disputes familiales - Violence domestique - Discrimination, conflits et intimidations entre différents groupes ethniques 	

Au début des années 2000, une déclaration, composée de vingt articles, a été publiée par l'Organisation Mondiale de la Santé visant l'obtention d'une politique, de stratégies et de programmes reconnus au niveau international afin de promouvoir la santé mentale des réfugiés, des personnes déplacées ou d'autres populations affectées par les situations de conflits, leur santé mentale étant considérée comme des problèmes de santé publique (WHO, 2000). Ces stratégies ont pour objectif de renforcer les ressources des personnes

touchées par les conflits et les migrations, préserver leur santé mentale et recréer espoir et confiance en soi. Avec cette déclaration l'OMS vise à fournir en particulier des instruments de travail permettant d'atteindre un consensus et une coopération dans les modèles opérationnels, y compris des stratégies politiques et des programmes concrets. Il s'agit de promouvoir une approche fondée sur la prévention efficace et qui puisse être mise en œuvre rapidement. Or, une réflexion peut être faite par rapport à ce qui se trouve derrière ces outils. Si des stratégies de coopération et d'actions sont proposées c'est qu'à l'origine de celles-ci des besoins de la population concernée sont présents, étudiés et visés. Pour ce mémoire j'ai pris la liberté d'analyser les articles de la déclaration en essayant de dégager les besoins pouvant, si satisfaits, contribuer à améliorer la santé mentale et le bien-être des personnes concernées.

La déclaration met en évidence comme étant prioritaires les besoins de **sécurité physique**, de **santé**, de **protection psychosociale** de tous les réfugiés. Une attention particulière en termes de protection et support est portée aux **enfants**, nécessitant une protection de leurs droits, de support en termes de santé et d'éducation, ainsi qu'aux **femmes**, en particuliers celles ayant des besoins spécifiques. Les **victimes** d'extrême violence, de détention, de torture ou de toutes sortes d'abus ont des besoins spécifiques en termes de protection physique, d'environnement psychologiquement sûr, de conseils juridiques et de support médical, psychologique, émotionnel et social.

Le besoin de programmes de promotion de santé mentale pouvant être mis en place dans **l'immédiat** avec une détection rapide des personnes nécessitant des soins urgents est également considéré. Ces interventions sont nécessaires sur le **long terme**, elles devraient se baser sur la communauté et être sensibles à la culture et au genre.

Le besoin d'une **réponse commune** avec des actions coordonnées, multidisciplinaires et visant les mêmes objectifs a été exposé. Pour ce faire, une formation de tous les agents actifs au sein du camp dans le domaine de la santé mentale serait nécessaire, ainsi qu'un partage efficace d'informations entre agences et organisations.

Il est également mis en évidence le besoin de **connaissances** relatives à ses propres droits, le besoin de communiquer et de pouvoir se réconcilier avec les membres de la famille. Dans ce sens la présence d'**interprètes** dans la communication avec les autorités et les différents services est fondamentale.

Le besoin des personnes de préserver un rôle actif dans l'organisation de leurs vies, les besoins d'autosuffisance et l'estime de soi qui en découle sont également considérés, de même que le besoin d'activités récréatives, culturelles, sportives contribuant au bien-être

et à l'amélioration de la cohabitation des résidents. L'intégration locale sur base volontaire est également soulignée.

3.3) Recours aux services de santé mentale

À l'heure actuelle, la responsabilité d'un support pour la santé mentale des réfugiés est partagée entre un réseau d'agences, notamment le HCR et l'Organisation mondiale de la santé (OMS), des organisations gouvernementales et à but non lucratif, des services spécialisés pour les réfugiés et des organisations bénévoles. Pourtant, l'expérience montre de manière inéluctable que la plupart des réfugiés ayant des problèmes de santé mentale ne recevront jamais de services appropriés (Silove, Ventevogel & Rees, 2017).

En 2006 l'Inter-Agency Standing committee (IASC) a publié un document contenant des lignes directrices sur la santé mentale et le soutien psychosocial en situation d'urgence. Ils ont structuré l'intervention sous forme de pyramide.



IASC. (2006). Intervention pyramid for mental health and psychosocial support in emergencies.

Aux pieds de la pyramide se trouvent les interventions visant à couvrir les besoins physiques de base et de sécurité culturellement appropriés et protégeant la dignité. On trouve ensuite le soutien communautaire et familial qui comprend le repérage et la réunification des familles, le soutien aux réseaux sociaux, les

programmes de soutien parental, les activités éducatives formelles et non formelles et d'autres encore. Au troisième niveau de la pyramide on trouve les interventions individuelles, familiales ou de groupe plus ciblés. Il s'agit d'un soutien émotionnel et pratique de base dispensé par les agents de soins (médecins, psychiatres, psychologues formés). Finalement, au sommet de la pyramide on trouve les services spécialisés, c'est-à-dire le soutien supplémentaire nécessaire pour la faible proportion de la population dont la souffrance, malgré les soutiens déjà mentionnés, est intolérable et est susceptible d'entraîner une altération importante du fonctionnement quotidien de base. Cette assistance devrait inclure un soutien psychologique ou psychiatrique pour les personnes

souffrant de troubles mentaux graves lorsque leurs besoins dépassent les capacités des services de santé primaires / généraux (IASC, 2008).

En ce qui concerne les interventions psychologiques, les recherches ont remis en question leur efficacité, car elles ont été développées principalement dans le contexte des modèles culturels occidentaux pour les populations provenant d'ethnies, de traditions et de modèles de soins similaires (Crumlish & O'Rourke, 2010 ; Murray & al. 2010 ; Van Wyk & Schweitzer, 2014). L'identification de la détresse psychologique chez les réfugiés peut être difficile en raison des différences linguistiques et des variations culturelles dans les façons d'exprimer la détresse (Bäärnhielm et al., 2017). La validité et la fiabilité de la construction même du PTSD lorsqu'il est appliqué aux populations réfugiées et à d'autres cultures a également été mise en doute (Beltran et al. 2008). Des revues antérieures suggèrent que la Thérapie cognitivo-comportementale (TCC) culturellement adaptée et la thérapie d'exposition narrative (NET) sont les interventions les plus appréciées pour les réfugiés adultes qui cherchent de l'aide pour leur santé mentale. Boris Cyrulnik, ajoute l'importance d'une mise en sens de la migration, mot clé de la résilience, qui mérite d'être soutenu durant cette phase. D'après l'auteur, un « projet d'existence » qui justifie les efforts et les rêves permet de ne pas se soumettre à une réaction purement émotionnelle (Cyrulnik, 2017).

La littérature fait également état du manque général de « sensibilité culturelle », de la nature complexe du traumatisme et de la grande diversité des nationalités des réfugiés, qui n'est généralement pas intégrée dans les plans d'interventions (Crumlish & O'Rourke, 2010 ; Lambert & Alhassoon, 2015). Dans ce sens Miller et Rasco (2004) mettent en évidence qu'au-delà des interventions cliniques traditionnelles ciblant les traumatismes, une intervention visant à aider les réfugiés à s'adapter efficacement aux défis de la vie est également fondamentale, quel que soit le contexte dans lequel ils se trouvent. Cela peut aller dans la direction de rendre les lieux plus sécuritaires et accueillants, ou encore aider les réfugiés à acquérir les connaissances, les compétences et les autres ressources dont ils ont besoin pour surmonter les défis quotidiens auxquels ils sont confrontés.

En ce qui concerne le recours aux services mentaux et psychosociaux parmi les réfugiés, les données disponibles indiquent que leur utilisation est faible (Muneghina et al., 2010), mais les études avec des échantillons représentatifs sont rares. La littérature attribue la sous-utilisation des services de santé mentale à une multitude de barrières d'accès, comme par exemple la difficulté avec la langue du pays d'accueil, le manque de

connaissances relatives aux services de santé mentale, l'incapacité des personnes concernées à reconnaître la présence ou la sévérité de la psychopathologie, la méfiance à l'égard des services de santé mentale, la stigmatisation et les inquiétudes concernant la confidentialité et, en particulier, le signalement aux autorités (De Anstiss et al. 2009). D'autres auteurs ont identifié la « culture » comme facteur important dans l'utilisation des services de santé. En faisant preuve de prudence vis-à-vis de toute forme de généralisation, la faible sensibilisation culturelle et les compétences parmi les professionnels de la santé mentale figurent dans la littérature comme une entrave limitant l'accès aux services. Dans ce sens, les réfugiées et les demandeurs d'asile peuvent avoir des conceptions communes différentes de la psychopathologie en fonction de leur pays origine. Dans certains pays, la psychopathologie peut être attribuée à la faiblesse personnelle, aux transgressions morales, aux souffrances physiques et aux causes spirituelles (Muneghina et al., 2010). Les obstacles identifiés par les chercheurs centrés sur le système de santé comprennent l'accès limité aux professionnels de la santé du même pays d'origine, le manque de médiateurs culturels, les coûts élevés des services, les longs délais d'attente pour les spécialistes et les restrictions légales (Ingleby, 2005). La littérature identifie également une inadéquation entre l'accent mis sur la psychopathologie individuelle et les symptômes de santé mentale et les préoccupations réelles de santé des réfugiés et des demandeurs d'asile. Lindert et Schinina (2011) soulignent le fait que les réfugiés et les demandeurs d'asile sont susceptibles de percevoir les services psychosociaux comme plus pertinents lorsqu'ils ciblent leurs priorités immédiates, tels que la pauvreté, l'isolement et d'autres facteurs de stress dans le pays d'accueil. D'après ces auteurs, de telles préoccupations mettent en évidence l'importance des interventions de santé mentale et psychosociale qui transcendent une approche étroite de la psychopathologie, en essayant d'identifier les ressources localement disponibles au sein des communautés qui peuvent jouer un rôle dans l'amélioration de la santé mentale et l'adaptation.

4) Présentation du camp

Géré par l'armée grecque, le camp de réfugiés de Diavata se situe dans l'homonyme village, une communauté appartenant à la municipalité de Delta, en Macédoine centrale, à environ 10km de Thessalonique, en Grèce. Ayant servi pendant plusieurs années comme base militaire gouvernementale, le camp d'Anagnostopoulou a été reconverti dans l'actuel camp de réfugiés de Diavata en 2016.



TRT World and agencies. (2016). Aucun titre [Image en ligne]. Repéré à <https://www.trtworld.com/europe/idomeni-a-very-greek- eviction-114671>

Histoire et contexte de création du camp

Le camp a ouvert ses portes le 24 février 2016 à la suite de l'émergence humanitaire et du besoin de logements créé par la fermeture imminente de la route des Balkans et de la frontière avec la Macédoine (UNHCR, 2016a). Initialement, le site pouvait accueillir jusqu'à 2'500 personnes, et le nombre de résidents faisait l'objet de changements constants en raison des déplacements du camp d'Idomeni, celui-ci distant d'environ 65km. A son début, le camp était constitué de tentes et d'unités de logement provisoire non isolées, mises à disposition par l'HCR. La zone était et est toujours, entourée d'une clôture en mur et fil barbelé, avec une seule entrée officielle contrôlée par les agents de police et de l'armée. Depuis son ouverture, le camp accueille majoritairement des familles, originaires de Syrie, Afghanistan et Iraq. Peu après l'ouverture du camp, les réfugiés se sont répartis à son intérieur en fonction du pays d'origine et des caractéristiques culturelles, ce qui a entraîné à quelques reprises, des tensions et des accidents dans la relation et la cohabitation (RT, 2016 ; Ekathimerini, 2017).



Google Earth. (2017). Camp Anagnostopoulo Echedono, Greece



Live Ticker. (2016). Aucun titre [Image en ligne]. Repéré à <http://livetickereidomeni.bordermonitoring.eu/2016/04/06/5-4-2016-a-visit-to-the-diavata-camp/>



Live Ticker. (2016). Aucun titre [Image en ligne].

Repéré à

<http://livetickereidomeni.bordermonitoring.eu/2016/04/06/5-4-2016-a-visit-to-the-diavata-camp/>



Live Ticker. (2016). Aucun titre [Image en ligne].

Repéré à

<http://livetickereidomeni.bordermonitoring.eu/2016/04/06/5-4-2016-a-visit-to-the-diavata-camp/>

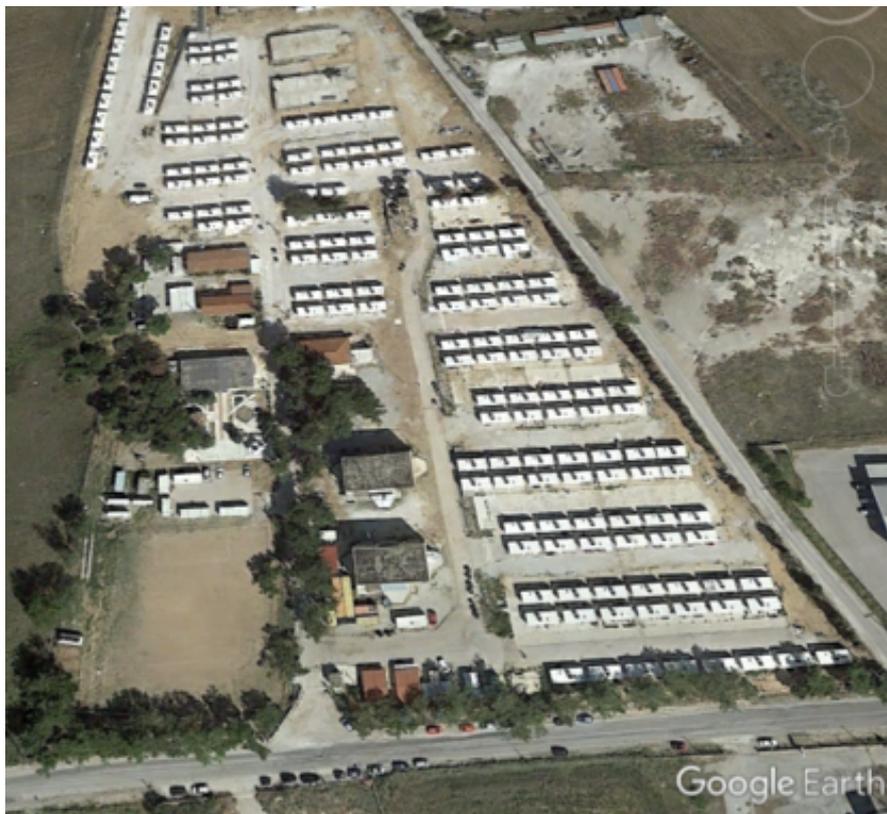
En mai 2016, 2'320 personnes étaient estimées loger à Diavata, dans 171 tentes et 134 logements temporaires (UNHCR, 2016a).

Des boîtes de nourriture étaient distribuées par les autorités deux ou trois fois par jour, la possibilité de cuisiner n'était pas prévue. Les douches et toilettes chimiques étaient à l'extérieur des logements sans éclairage nocturne. Pour les soins, un service de santé primaire chargé des situations urgentes était présent dans le camp, l'établissement de santé le plus proche étant à 10km (UNHCR, 2016a). Un support de santé mentale a été introduit en juin 2017, considéré comme partialement actif, c'est à dire moins de trois jours par semaine.

Le camp de Diavata aujourd'hui

En 2016, à la suite de la fermeture des frontières nord, les camps de réfugiés officiels passent d'une conception de solution transitoire à solutions prévues pour le long terme. Les conditions des camps de fortune ainsi que des sites officiels, ont tout de suite été considérées comme étant « en dessous du standard minimum » (UNHCR, 2016b) et nécessitant avec urgence des alternatives ou des améliorations (UNHCR, 2016b). La Commission européenne d'aide humanitaire et l'Office fédéral allemand des affaires étrangères ont financé le projet *Emergency Support to Refugees and Migrants in Greece*. Il s'agit d'un programme de renouvellement de plusieurs camps sur le continent. Ce projet visait la fourniture d'unités de logement à long terme dotés d'isolation, un système de soins médicaux primaires ainsi que des services sociaux. En ce qui concerne ces renouvellements dans le camp de Diavata, trois principaux partenaires ont été mandatés.

L'organisation Arbeit-Samariter-Bund (ASB) est responsable de l'emplacement et de la gestion des unités de logement.



Google Earth. (2017). Camp Anagnostopoulou. Echedoro, Greece

En 2017, les tentes et les unités des logements provisoires ont été progressivement remplacées par des containers préfabriqués dotés d'isolation, d'un système de chauffage et de climatisation. A leur intérieur deux chambres séparées, une petite salle de bain, une chaudière solaire, une cuisine ainsi que la connexion wifi sont disponibles. Ces constructions mesurent environ 36m² et peuvent loger jusqu'à 8 ou 10 personnes, en fonction de l'âge des résidents (ASB, 2017).

Association for the Social Support of Youth (ARSIS Greece) est chargée de fournir des services de support psychosocial et des activités. Créée en 1992 et active dans plusieurs villes grecques, ARSIS fournit de manière générale du soutien psychosocial (conseils, conseils juridiques, informations, liaison avec les services sociaux, soutien pour le traitement de tout type de problème), une aide de préparation à l'emploi (évaluation, orientation, développement des compétences), du soutien juridique, du soutien éducatif (cours de langue) et une mobilisation sociale et récréative (activités de groupe et de loisir, ateliers artistiques, événements sociaux et culturels) (ARSIS, 2017).

En ce qui concerne les soins de santé, ils sont partiellement fournis par l'organisation Women And Health Alliance International (WAHA Greece). Dans le camp de Diavata,

cette organisation médicale non-gouvernementale basée en France, se charge de fournir les soins de santé primaire sur le site et d'orienter vers les services de santé secondaires. L'association Quick Response Team est active au camp de Diavata depuis un an, à la suite de la fermeture du camp de Derveni, en 2017. Sa présence n'est pas officielle. En raison de sa contribution aux résidents, de la réalisation de plusieurs travaux structuraux et de la longue expérience du coordinateur dans le domaine humanitaire, elle est tolérée par les agents du gouvernement responsables du camp. Comme indiqué dans la partie introductive de ce travail, QRT s'occupe des animations pour les enfants et des activités pour les adultes, de la fourniture des biens qui ne sont pas pris en charge par d'autres associations (lunettes, béquilles, chaises roulantes, etc.), de la distribution occasionnelle de fruits et légumes, ainsi que de l'aménagement et de l'entretien des zones communes. Comme indiqué au chapitre 2.2, les enfants de 4 à 15 ans vont à l'école le matin. Un bâtiment à l'intérieur du camp est réservé aux agents du gouvernement, chargés des questions administratives des résidents et de l'organisation du camp et des espaces. Des agents de la police et de l'armée sont régulièrement présents à l'entrée du camp, enregistrant les entrées et les sorties et assurant également l'ordre et la sécurité.



Papanikos, G. (2017). Aucun titre [Image en ligne]. Repéré à <https://asb.gr/this-is-how-diavata-anagnostopoulou-refugee-camp-looks-like-now/>

En janvier 2018, le camp accueillait 722 personnes, dont 37% d'hommes, 14% de femmes et 49% d'enfants, se distribuant dans 156 unités préfabriquées. La Syrie, l'Afghanistan et l'Iraq étaient les pays d'origine pour 92% d'entre eux.

Activités spontanées : la vie au camp

Au-delà des activités proposées par les associations ARSIS et QRT, le camp est pourvu d'un terrain de football et de volley. Des tournois sont organisés quotidiennement et de manière spontanée par les résidents. Ces activités sportives sont peu ouvertes au mélange multiculturel et un partage des tranches horaires en fonction du pays d'origine et de l'appartenance culturelle et religieuse a été établi. Une place de jeu a été rénové par QRT en 2017 et occupe les enfants ainsi que les femmes. Les activités restent sporadiques et, en se promenant dans le camp on observe des petits groupes de femmes ou d'hommes s'asseyant ensemble et passant le temps à discuter. Deux petits magasins autogérés vendant quelques produits alimentaires ont été mis en place par des résidents et un salon de coiffure apparait à l'extérieur d'un container les jours du beau temps. Ces structures ne sont généralement pas autorisées mais elles sont tolérées par les autorités en absence de problèmes majeurs. Des familles se chargent également de la production et vente du pain.

Impression personnelle

Avant d'arriver en Grèce en janvier 2018, je conservais en mémoire les images du camp de Vasilika de l'année précédente. Je me souvenais des énormes hangars remplis de tentes, sombres, illuminés par une lumière artificielle ainsi que des habits étendus sur les fils reliant les tentes, des sanitaires chimiques souvent sales, du froid une fois le soleil couché, de l'odeur de nourriture et de renfermé. J'avais à l'esprit les visages tristes des adultes, les rires des enfants me paraissant si incompréhensibles et surtout une atmosphère déserte et silencieuse, comme endormie. A mon arrivée au camp de Diavata, une dizaine d'enfants ont couru vers nous et nous ont accompagnés pendant toute la visite du camp. L'aspect amélioré des structures était frappant, les containers bien alignés les uns à côté des autres, les espaces créés pour les activités récréatives, les groupes de dames discutant entre elles mais toujours curieuses de voir ce qui se passe autour d'elles et saluant les nouveaux visages. Sur le coup, la première impression qui m'est venue à l'esprit était le sentiment que ce que j'avais devant les yeux n'était plus un camp de réfugiés temporaire et d'urgence, mais plutôt une vraie communauté à laquelle les personnes pourraient arriver à s'habituer et à s'adapter. J'ai profité des premiers jours à Diavata pour faire connaissance avec certains des résidents qui n'ont pas hésité à m'offrir toute sorte de nourriture et de thés. Même si les échanges étaient parfois difficiles à cause de la langue, il y avait une recherche constante de contact et beaucoup de curiosité. Après quelques jours passés au camp, j'ai pu pénétrer au-delà de la simple apparence de ce lieu et me

rendre compte des difficultés toujours existantes. La plupart des résidents ont des difficultés financières, chaque achat doit être bien réfléchi et devient parfois source de disputes familiales. Les enfants possèdent peu de jouets et lors de la proposition d'activités il est très difficile d'en assurer un bon déroulement, ils sont vite dans l'hyperactivité et des vols de matériel sont très fréquents. Il n'y a pas d'activités régulières, pas de stimulation. Les gens vivent dans l'apathie la plus totale. Beaucoup d'entre eux sont séparés des autres membres de leur famille qui se trouvent déjà dans les pays plus au nord de l'Europe, et l'attente de pouvoir les rencontrer est souvent source de détresse. Lors des émergences de santé enfin, l'attente pour une ambulance est très longue et les véhicules n'ont pas l'autorisation de rentrer dans le camp.

J'ai eu l'occasion de discuter également avec les agents du gouvernement, les employés de ARSIS et de WAHA qui m'ont expliqué leurs missions respectives. Après quelques jours à Diavata, j'ai pu constater que les activités proposées par ARSIS étaient peu fréquentes (deux cours de langues par jour et une activité créative l'après-midi) et les participants peu nombreux. Les interventions de counseling sont très rares car peu de personnel est présent. Les activités de WAHA étaient proposées à des horaires irréguliers et de manière sporadique. Une fois en contact direct avec l'action de ces organisations, je me suis rendue compte des difficultés rencontrées dans la mise en place des différentes activités et services. Les professionnels disposent notamment de peu de ressources financières et peu de personnel.

5) Méthodologie et exploration du terrain

Au début de ce travail, des interrogatifs de recherche ont été proposées. Pour y répondre, j'ai utilisé une approche méthodologique de type qualitatif fondée sur le concept d'humanisation des soins et des savoirs scientifiques, qui promeut une pratique centrée sur la personne et favorise les rapports de réciprocité (Sasso, Bignasco & Ghirlotto, 2016). La méthode qualitative permet d'analyser la réalité sociale des individus et les mécanismes sociaux sous-jacents, en tenant compte des perceptions des personnes et de leurs opinions sur un sujet particulier. Finalement, les approches qualitatives promeuvent la notion de sensibilité envers la population étudiée et également une relation personnelle avec les interviewés (Alami, Desjeux & Garabuau-Moussaoui, 2009). Compte tenu du contexte précaire dans lequel les participants sont insérés, j'ai considéré plus pertinent le choix d'une méthodologie permettant de décrire et analyser le comportement du point de vue de ceux qui sont interviewés, qui m'engage en première personne dans la recherche d'information et favorise ma relation avec les participants. J'ai également décidé d'utiliser une approche d'inspiration phénoménologique qui valorise la subjectivité, et ethnographique, en intégrant mon vécu personnel et mes observations pendant les entretiens et pendant tout mon séjour au camp de Diavata.

Modalités de recueil des données

J'ai recueilli les informations par le biais d'entretiens semi-directifs en face à face, comportant une série de questions prédéfinies avec une large marge de liberté concernant l'ordre des questions et leur formulation⁶ (Sasso, Bignasco & Ghirlotto, 2016). Cette technique permet de reconstruire des pratiques, de mettre à jour des interactions sociales et des stratégies et d'obtenir des opinions et des représentations sur un sujet donné (Alami, Desjeux & Garabuau-Moussaoui, 2009). Afin de ne pas rester dans un mode d'investigation interrogatif, j'ai également privilégié la méthode de l'observation participante. Il s'agit d'un rapprochement intime à la vie et aux activités des personnes dans l'environnement et d'une inclusion du chercheur dans ce territoire personnel des interviewés. Le but est de développer une vision de l'intérieur de ce qui est en train de se passer. L'observation permet de dégager ce qui organise les rapports sociaux, les pratiques et les représentations des acteurs ainsi que le possible écart ou cohérence entre le déclaratif de l'entretien et l'action en situation (Sasso, Bignasco & Ghirlotto, 2016).

⁶ Le canevas de ces questions est présent dans les annexes de ce travail.

Elle permet également de repérer ce qui est de l'ordre de l'expression non verbale et des automatismes, tout ce qui est profondément intériorisé et que l'interviewé ne restitue pas forcément par le biais du discours (Alami, Desjeux & Garabuau-Moussaoui, 2009). Les informations collectées ont été transcrites dans un journal de bord de manière régulière pendant toute la durée de mon séjour en Grèce.

Après une tentative de récolte de donnée à l'aide d'enregistrements audio, j'ai opté pour la prise de notes durant les entretiens et tout de suite après. Cette technique correspond à une action quasi mécanique de manière à obtenir une retranscription la plus exhaustive possible de l'entretien. Elle favorise la sensibilité envers la volonté d'anonymat et de discrétion des participants et les rassure face aux risques potentiels de « diffusion » de leur propos.

Echantillonnage

L'échantillonnage est de commodité, les sujets ayant été choisis en raison de leur disponibilité immédiate. Les critères d'inclusion étaient la maîtrise de l'anglais ainsi que la disponibilité à discuter avec moi. J'ai également cherché des participants qui composaient un échantillon hétérogène pour l'âge, le pays d'origine et la durée du séjour à Diavata, ceci afin de respecter la distribution de ces caractéristiques dans la population résidente ainsi que de détecter les possibles influences de ces facteurs sur les résultats obtenus.

A la suite de ma demande d'échange avec plusieurs résidents du camp de Diavata, dix personnes ont donné leur accord pour répondre aux questions. Afin d'assurer leur anonymat, les prénoms des participants ont été modifiés. Le tableau 1 montre les caractéristiques principales de l'échantillon.

Tableau 1 :

Nom d'emprunt	Age	Sexe	Pays d'origine	Temps en Grèce	Temps à Diavata Camp	Statut
Qasim	29	H	Iraq	2 ans	1 an et 6 mois	Réfugié
Marion	20	F	Afghanistan	2 ans	1 an et 6 mois	Réunification familiale
Joram	41	H	Syrie	1 an et 6 mois	8 mois	En attente
Maryam	36	F	Afghanistan	2 ans et 3 mois	2 ans	Réunification familiale
Isaam	23	H	Iraq	7 mois	7 mois	En attente
Amir	32	H	Iraq	2 mois	2 mois	En attente
Haifa	17	F	Iraq	3 mois	3 mois	En attente
Bahar	24	F	Iraq	1 mois	1 mois	En attente
Sami	20	F	Syrie	1 an et 1 mois	5 mois	En attente
Ibrahim	27	H	Iraq	1 an et 6 mois	6 mois	En attente

Cinq femmes et cinq hommes ont répondu aux questions, âgés entre 17 et 41 ans ($M_{age}=29$, $SD_{age}=7.66$). Six participants sont d'origine irakienne, deux afghans et deux syriens. Le temps passé sur le territoire grec varie entre un mois et deux ans et trois mois. En ce qui concerne le séjour au camp de Diavata, le temps varie entre un mois et deux ans. Au moment de l'interview, trois personnes sur les dix participants avaient obtenu le statut de réfugié. De ces trois personnes, une a obtenu l'asile en Grèce et il lui a été donné l'indication de quitter le camp dans les six mois qui suivaient l'interview, les deux autres personnes ont obtenu la réunification familiale et elles étaient en attente du déplacement vers l'Allemagne. Les sept autres participants étaient encore en attente d'évaluation de leur demande de protection internationale. En raison du choix d'interviewer uniquement les personnes connaissant la langue anglaise, l'échantillon n'est pas représentatif, c'est à dire qu'il ne possède pas les mêmes caractéristiques que l'ensemble de la population résidente au camp de Diavata.

Setting des interviews

Les interviews ont eu lieu soit dans les habitations des répondants soit dans des espaces communs à l'intérieur du camp de Diavata. D'après Alami, Desjeux et Garabuau-Moussaoui (2009), le choix du lieu de l'entretien est important, il doit être tel que la personne rencontrée soit interviewée dans un espace en lien avec l'enquête, afin que les entretiens s'appuient sur les structures matérielles des pratiques. Avec tous les participants, un rendez-vous était planifié quelques jours auparavant ou plus tôt dans la même journée. La durée des entretiens était de 20 minutes environ.

6) Résultats : analyse du terrain

Les participants n'ont pas donné leur accord pour l'enregistrement des interviews ce qui m'a contraint à la prise de note. J'ai rédigé un document pour chaque participant en incluant une section explicitant les éléments de son histoire personnelle, une section relative à la vie au camp, où les réponses à mes questions ont été reportées, et une dernière partie d'observations et d'impressions personnelles de l'entretien. J'ai ensuite procédé à une analyse thématique des données sur le plan sémantique explicite (Boyatzis, 1998), à l'aide d'une grille de thèmes commune à tout le corpus. Cette technique s'insère dans les méthodes et techniques d'analyse de contenu et permet d'identifier, dans un texte, des thématiques communes et récurrentes. L'analyse sémantique explicite se concentre sur le premier niveau où les thèmes sont identifiés à l'intérieur des significations explicites, sans regarder au-delà de la déclaration du participant (Sasso, Bignasco & Ghirlotto, 2016).

Un découpage en micro-thématiques a ensuite été fait. Cette méthode a permis de mettre en lumière les thèmes et les micro-thèmes relatifs aux ressources et aux difficultés du vécu subjectif dans le camp, reportés par les interviewés.

La grille d'analyse du contenu est construite autour de 5 macro-thématiques en ce qui concerne les ressources reportées : les logements, l'occupation, l'espoir et l'avenir, le support social et les échanges avec la population externe au camp. Ainsi que 7 macro-thématiques pour les difficultés : la dépendance, le manque de soutien associatif, la frustration face aux procédures d'asile, les différences culturelles, l'incertitude par rapport à l'avenir, les émotions négatives et la structure du camp. Les résultats sont reportés dans les tableaux 2 et 3 qui suivent.

Tableau 2 : Ressources

Macro-thématique	Micro-thématiques
Logements	Indépendance
	Isolement thermique
	Intimité
	Activités à l'intérieur des containers
	Sécurité et protection
Occupation	Apprentissage de l'anglais
	Autres activités (récréatives) proposées par les organisations
	Activités spontanées
	Proximité avec la ville

Espoir et avenir	Espoir de pouvoir partir
	Camp comme étape transitoire
	Education des enfants
Support social	Présence de la famille
	Relations avec les autres résidents de la même ethnie
	Contact avec les membres de la famille à distance
Echanges avec la population externe au camp	Contacts avec les personnels/bénévoles au camp
	Contacts avec la population autochtone

Thème 1 : Logements

La thématique du logement était une des plus fréquentes dans les récits des participants et elle fait référence à plusieurs aspects. Le sentiment de sécurité associé aux structures de logement a été mis en évidence. Une personne se réfère notamment au fait qu' « *il n'y a pas de bombardement ou de persécution* »⁷ (Isaam, entretien 5). Deux personnes se réfèrent à leurs enfants, exprimant leur appréciation « *qu'ici leurs enfants sont en sécurité et peuvent suivre l'école* » (Joram, entretien 3). Une personne considère sa maison comme un lieu où se protéger et rester loin des autres personnes qu'elle craint de rencontrer. L'indépendance que les logements offrent est considérée par certains participants comme un aspect très important, notamment en ce qui concerne la possibilité de « *cuisiner à l'intérieur des containers et ne pas devoir manger la nourriture distribuée toute prête [...] pouvoir manger ce qu'il a l'habitude de manger et qu'il aime* » (Qasim, entretien 1). Le caractère positif de l'isolement thermique a également été mis en évidence.

Les logements sont souvent des lieux d'activités entre résidents, des espaces de rencontre avec les autres, où mener des activités de cuisine ou de loisir. Ils représentent pour certaines personnes des endroits où être en intimité.

Thème 2 : Occupation

Le thème de l'occupation est très souvent présent chez les participants. Le caractère apaisant et réducteur du stress lié au fait de se tenir occupé a été mentionné plusieurs fois pendant les entretiens. Une personne explique que « *ces activités* [cuisiner et faire de la

⁷ Les extraits des notes prises durant les entretiens sont sous forme de citation, tout en sachant qu'il ne s'agit pas des paroles exactes prononcées par les participants mais des retranscriptions.

pâtisserie] *l'occupent pendant la journée et elle dit se sentir bien pendant ces moments* » (Marion, entretien 2). Une autre personne raconte qu' « *il se tient occupé avec son chien et ses élèves [du cours de Muai Thai], ce qui lui permet de ne pas penser à ce camp* » (Ibrahim, entretien 10). Cela se retrouve dans les récits de plusieurs participants qui affirment que l'occupation permet d'avoir moins de temps pour penser aux difficultés présentes dans leur vie. Les cours de langue représentent une des seules activités régulières suivies par les participants. Les effets bénéfiques de cette activité ont été rapportés en ce qui concerne la possibilité d'apprendre une langue « *pour pouvoir avoir un travail par la suite* » (Haifa, entretien 7), pour gagner en indépendance ainsi que, pour une personne, l'opportunité de passer un moment en présence « *d'une enseignante qu'elle considère comme son amie* » (Marion, entretien 2). A part les cours d'anglais, la seule activité proposée par les organisations appréciée par les répondants, est le Woman Space. Une personne affirme y aller volontiers et dit « *...lui faire du bien. Elle aime faire les activités créatives et passer du temps avec les autres femmes à discuter* » (Marion, entretien 2). Ces activités permettent de rester en intimité entre femmes, et cela a été indiqué comme étant bénéfique.

Des activités spontanées sont organisées par les résidents, « *ils organisent des déplacements tous ensemble [entre amis] à Thessalonique ainsi que des tournois de volley* » (Haifa, entretien 7). Une personne dit passer « *la plupart du temps dans son container avec ses amis, à jouer au poker, aux cartes, et fumer la shisha* » (Isaam, entretien 5). Ces activités en groupe sont jugées positivement par les répondants et elles sont réalisées presque tous les jours. La proximité avec la ville et « *aller à Thessalonique se promener et chercher un travail* » (Qasim, entretien 1) est une des activités reportées par un participant et considéré comme représentant un aspect positif. Les tâches ménagères ainsi que cuisiner ont été mentionnées comme des occupations menées pendant la journée, et en occupant une bonne partie. Passer du temps « *sur son téléphone, parler avec ses parents ou sur les réseaux sociaux* » (Bahar, entretien 8) est également une occupation jugée positivement par deux personnes, car cela permet de rester en contact avec les personnes se trouvant ailleurs.

Thème 3 : Espoir et avenir

La thématique de l'avenir a été souvent mentionnée par les participants, qui expriment beaucoup de craintes mais également de l'espoir. « *L'espoir de pouvoir partir d'ici et rejoindre l'Allemagne* » (Amir, entretien 6) ou d'autres pays d'Europe où des membres

de la famille se trouvent, est mentionné par plusieurs personnes comme une source de motivation pour affronter les journées et tenir le coup dans ce contexte. L'accord pour la réunification familiale et le départ imminent de deux participants s'accompagne par de fortes émotions positives. Une participante raconte du jour où elle a reçu la confirmation de pouvoir partir en affirmant que « *toute sa famille s'est mise à pleurer de joie. En le racontant elle dit se sentir encore heureuse comme ce jour là. Elle est très contente de pouvoir partir* » (Marion, entretien 2). Le temps passé au camp est décrit comme « *un moment de transition, de pause, avant de continuer leur parcours et rejoindre l'Allemagne* » (Amir, entretien 6), une étape transitoire faisant partie d'un processus plus grand qui est celui de la migration du pays d'origine au pays de destination. L'espoir de rejoindre d'autres pays plus au nord est lié aussi à l'attente d'une plus grande sécurité pour soi et ses enfants. Une personne affirme notamment « *se sentir en sécurité ici mais qu'il le sentira encore plus une fois quitté la Grèce* » (Joram, entretien 3). Cet espoir est également associé à la possibilité d'exercer une activité professionnelle ainsi que de garantir une meilleure éducation aux enfants.

Thème 4 : Support social

Plusieurs personnes mentionnent l'aspect bénéfique d'être accompagnées de leur famille. « *Le fait d'être avec sa famille la fait sentir en sécurité face à l'angoisse produite par les souvenirs du passé* » (Marion, entretien 2). Une autre personne dit « *ressentir beaucoup de soutien de la part de son mari et la présence de ses enfants, ce qui est pour elle un point de force.* » (Bahar, entretien 8). La présence des membres de la famille est une source d'apaisement, de sécurité et permet aussi de réduire le stress et les angoisses. Le temps passé avec les membres de la famille est considéré positivement par une participante, « *elle aime ses sœurs et leur compagnie, elle est bien avec elles. Ensemble elles écoutent de la musique, elle aime ça et ça lui fait du bien* » (Sami, entretien 9).

Le support social peut provenir également des groupes d'amis résidents dans le camp. Plusieurs répondants soulignent la création et l'importance des liens privilégiés avec les membres de la même ethnie ou originaires du même pays. « *Il a beaucoup de contacts et d'amis, tous de la même origine ethnique que lui. Il dit passer des bons moments avec eux en ce qu'ils représentent une source de soutien* » (Isaam, entretien 5). Une autre personne « *...passe beaucoup de temps avec les autres familles afghanes habitant à côté d'elle. Elle peut s'asseoir dans les containers avec les autres femmes et parler du temps où elles étaient en Afghanistan, du voyage pour arriver en Grèce et du fait que les autres*

personnes ont aussi des membres de la famille en Allemagne. Pouvoir partager les difficultés rencontrées avec les autres femmes est très bénéfique pour elle, cela la fait sentir comprise en retrouvant les mêmes difficultés et les mêmes sentiments chez les autres. Elle se sent moins stressée et moins seule » (Maryam, entretien 4). De ce fait, « elle apprécie que dans le camp une division géographique en fonction du pays d'origine et appartenance religieuse a été faite » (Maryam, entretien 4).

Les réseaux sociaux sont considérés comme une ressource car ils permettent de maintenir les contacts avec les membres de la famille qui se trouvent dans d'autres pays.

Thème 5 : Echanges avec la population externe au camp / bénévoles

De manière générale les échanges avec la population autochtone ainsi que les sentiments envers celle-ci sont plutôt ambivalentes selon les répondants. Deux personnes ont reporté des opinions positives de la population grecque. Une personne apprécie notamment « *la gentillesse des grecs* » (Marion, entretien 2), une autre affirme qu' « *il apprécie les personnes mais comprend qu'il s'agit d'un pays avec des grosses difficultés économiques* » (Joram, entretien 3). En ce qui concerne les professionnels actifs dans le camp ainsi que les bénévoles, les opinions exprimées sont plus souvent positives. Une personne apprécie « *la présence d'une enseignante d'anglais qu'elle considère comme son amie et qui passe parfois la saluer et discuter avec elle et sa famille* » (Marion, entretien 2), une autre que « *l'association [Quick Response Team] aide les familles au camp et que les bénévoles s'arrêtent souvent à discuter avec les gens* » (Qasim, entretien 1). A la fin des interviews, plusieurs personnes expriment leur intérêt pour mes questions et m'invitent à retourner car ils ont apprécié ma présence et mon intérêt.

Tableau 3 : Difficultés

Macro-thématiques	Micro-thématiques
Dépendance	Difficultés financières
	Dépendance des autorités
	Impossibilité de travailler
Manque du soutien associatif	Manque d'activités
	Problèmes d'organisation des activités
	Impossibilité de formation

Frustration face aux procédures d'asile	Impossibilité de continuer le voyage
	Temps d'attente
	Manque de soutien gouvernemental
Différences culturelles perçues	Sentiment de discrimination par la population autochtone
	Différence entre Grèce et le reste de l'Europe
	Habitudes culturelles différentes
	Différences ethniques et religieuses avec les autres résidents
L'avenir	Manque d'informations
	Activités professionnelle / formation dans l'avenir
	Méconnaissance de la langue
	Perte d'espoir
Emotions négatives	Séparation d'autres membres de la famille
	Solitude
	Contexte de tristesse
	Souvenirs du passé
Structure du camp	Peu d'espaces communs
	Logements

Thème 6 : Dépendance

La thématique de la dépendance aux autres a été évoquée plusieurs fois pendant les entretiens. Plusieurs personnes ont fait référence aux difficultés financières auxquelles elles sont confrontées. Dans les retranscriptions des interviews nous lisons : « *Il ne possède rien, pas d'habits, et il doit tout acheter avec 150.- euro par mois. Il n'y arrive pas. Seulement avec les cigarettes il dépenserait 90.- euro par mois, il ne lui resterait pas assez pour la nourriture, les habits, les produits de toilette, etc.* » (Ibrahim, entretien 10), ou encore « *maintenant elle ne peut plus se permettre d'acheter ce genre de choses [habits, chaussures, jouets pour les enfants]* » (Maryam, entretien 4). En parlant de ce sujet, une personne le « *considère humiliant et ça l'embête beaucoup de ne pas pouvoir se permettre des vêtements nouveaux et devoir toujours compter sur quelqu'un pour avoir des habits* » (Qasim, entretien 1). Cela amène une personne à s'endetter avec des membres de la famille et des amis. L'impossibilité de travailler a été mentionnée comme contribuant aux difficultés financières en affirmant que « *son plus gros problème actuellement est le manque de travail, qui l'oblige à vivre avec l'argent reçu et ce n'est pas suffisant* » (Ibrahim, entretien 10)

Thème 7 : Manque du soutien associatif

Beaucoup de personnes ont reporté l'absence d'activité pendant la journée. Cela est jugé comme étant un problème important dans le camp. Une personne affirme que « *pour lui ne rien faire de la journée n'est pas une vie* » (Ibrahim, entretien 10). Une personne décrit avoir été témoin des améliorations structurales dans le camp ce qui a engendré le départ de plusieurs associations et la cessation des activités proposées. L'absence d'activité laisse le temps « *pour penser au passé et à la distance avec d'autres membres de la famille* » (Qasim, entretien 1) et « *ce n'est pas facile de rester à la maison parce que elle pense à la santé de sa famille et elle est triste* » (Sami, entretien 9). Les problèmes organisationnels de cours d'anglais proposés par une organisation ont été considérés comme freinant l'apprentissage. « *Il y a peu de cours d'anglais et beaucoup de monde qui les suit, il y va donc quelque fois par semaine mais il voudrait progresser davantage* » (Qasim, entretien 1). Une autre personne affirme « *être difficile d'apprendre quelque chose car une seule enseignante est présente et les participants ont des niveaux différents. De plus, avec sa femme ils doivent amener les deux filles âgées de 3 ans car ils n'ont personne qui pourrait les tenir occupées et il est vite distrait par celles-ci* » (Joram, entretien 3). Pour ce qui est des activités récréatives proposées par les organisations, une participante a exprimé son impossibilité à participer à cause du mélange ethnique et de genre, incompatibles avec ses habitudes culturelles : « *Les femmes arabes ne vont pas à l'école et ne participent pas aux tournois sportifs ; pour elles il n'y a rien à faire et elle aimerait que plus d'activités soient proposées pour les femmes arabes* » (Sami, entretien 9).

Thème 8 : Frustration face aux procédures d'asile

Plusieurs personnes considèrent l'impossibilité de continuer leur voyage comme étant une difficulté de la vie au camp. Un participant dit que « *tous les résidents du camp se sentent bloqués ici, que personne ne veut vivre dans ce lieu, tout le monde veut aller en Allemagne ou en Belgique. Il se dit en colère de ne pas pouvoir partir* » (Joram, entretien 3). Cette thématique est souvent accompagnée par une compréhension des problèmes économiques et sociaux du pays d'accueil et une difficulté à accueillir autant de nouvelles personnes : « *ça serait plus simple si les réfugiés pouvaient continuer leur voyage en Europe et se distribuer sur le territoire, mais au contraire ils sont tous bloqués ici et ça pose problèmes pour les grecs* » (Qasim, entretien 1). Deux personnes affirment que s'ils avaient de l'argent ils continueraient leur voyage clandestinement.

La thématique de l'attente liée à la procédure d'asile a souvent été mentionnée pendant les entretiens. La réponse du gouvernement concernant leur possible départ est considérée problématique, « *il se rend compte que l'attente est de plus en plus longue, et il est en train de perdre son temps et son espoir* » (Ibrahim, entretien 10). Le sentiment que la gestion du voyage ne soit plus dans leurs mains a aussi été reporté : « *elle dit avoir fait tout ce qu'elle pouvait pour arriver en Europe, dorénavant elle ne peut plus rien faire, son voyage n'est plus dans ses mains et elle doit juste attendre que les procédures administratives suivent leur cours* » (Marion, entretien 2).

Le thème du manque du soutien gouvernemental a été mentionné ; une personne a exprimé « *ressentir une grosse réticence à l'aider, de la part des autorités* » (Ibrahim, entretien 10). Une autre raconte qu'une erreur n'a jamais été corrigée lors de son enregistrement par rapport à son année de naissance et que cela la met en colère. Un participant raconte que lors d'une bagarre dans le camp « *toutes les organisations ont quitté le camp, y compris la police* » (Isaam, entretien 5).

Thème 9 : Différences culturelles perçues

Les différences culturelles perçues par les participants font référence principalement à deux entités diverses. Elles sont ressenties d'une part envers la population autochtone et européenne en général. Un répondant a exprimé « *ne pas se sentir accepté par les grecs en tant que réfugié et que cela le blesse beaucoup* », il raconte d'un épisode où « *les villageois se sont plaints parce qu'ils ne voulaient pas que les réfugiés viennent dans le village [pour faire les courses]* » (Qasim, entretien 1). Il continue affirmant « *avoir peur que le jour où il quittera le camp et devra se chercher un emploi, personne ne voudra l'engager parce qu'il est réfugié* » (Qasim, entretien 1). Une autre personne a déclaré « *se sentir un étranger, sentir une différence par rapport à la population européenne surtout à cause de la langue et des habitudes culturelles* » (Joram, entretien 3).

La différence perçue entre les autres pays d'Europe et la Grèce a aussi été exprimé : « *la Grèce est plus proche de la Turquie et des pays arabes et donc différente des autres pays d'Europe* » (Joram, entretien 3).

D'un autre côté, ces différences culturelles sont perçues en relation aux résidents du camp d'origine ou d'ethnie diverses de la sienne. Une personne considère ces différences comme étant un problème important, « *La plupart du temps ils s'évitent, ils n'ont aucun contact* » (Isaam, entretien 5). Un autre répondant affirme qu'en raison de l'ethnie de sa famille « *...ils sont toujours très tendus quand il s'agit d'interagir avec des musulmans.*

Sa femme reste la plupart du temps dans l'appartement » (Amir, entretien 6). Des tensions caractérisent les interactions avec les autres résidents, avec parfois des conflits et des bagarres. Pour une répondante ces différences peuvent empêcher la participation aux activités proposées ainsi qu'inciter à rester chez soi.

Thème 10 : L'avenir

Plusieurs répondants expriment leur inquiétude et incertitude par rapport à l'avenir et les vivent comme une difficulté actuelle. C'est notamment le cas des trois répondants qui ont reçu l'accord et l'indication de quitter prochainement le camp. Une de ces personnes exprime qu' « *elle ne sait pas quoi s'attendre en Allemagne et est inquiète par rapport à la langue qu'elle ne maîtrise pas du tout* » (Marion, entretien 2). Une autre personne affirme être « *très stressée d'aller en Allemagne (...); après deux ans elle a établi des liens ici. Elle ne connaîtra personne, ni la langue. Elle est préoccupée par rapport à l'éducation de ses enfants qui pour deux ans n'ont pas pu continuer leur formation* » (Maryam, entretien 4). Elle craint également la réaction de son mari, qui se trouve déjà en Allemagne, face à cela. Ces préoccupations sont présentes quotidiennement. En parlant de ses possibilités pour l'avenir, une participante affirme qu'« *elle n'a plus rien et qu'il n'y a plus rien pour elle* » (Haifa, entretien 7). Une autre personne se réfère à l'absence d'informations, affirmant « *ne pas savoir où aller en Europe s'il avait les moyens pour partir ; il dit ne pas savoir beaucoup par rapport à la situation en Europe.* » (Ibrahim, entretien 10)

Plusieurs personnes ont recherché activement des informations sur la réalité européenne pendant les interviews. Des inquiétudes par rapport à l'arrêt de la formation due à la migration et d'une éventuelle reprise de celle-ci ont également été exprimées.

Thème 11 : Emotions négatives

Pendant les entretiens plusieurs personnes ont parlé de leur passé et ont raconté des expériences difficiles vécues avant l'arrivée au camp de Diavata, le discours s'orientant souvent vers ces sujets. Les souvenirs difficiles du passé représentent un problème chez certains répondants, lesquels affirment passer beaucoup de temps à y penser. Il s'agit d'événements très marquants, notamment les injustices vécues dans le pays d'origine, le voyage en bateau pour atteindre la Grèce et les conditions de vie dans d'autres camps de réfugiés. Une personne affirme « *ne pouvoir jamais oublier le voyage jusqu'en Grèce,*

elle y pense souvent » (Marion, entretien 2). Ces souvenirs sont accompagnés de stress et d'angoisse, de manière quotidienne.

Le sentiment de solitude a également été mentionné par deux participantes. Une personne affirme que « *son mari n'est pas avec elle, elle n'a personne pour l'aider. Elle doit s'occuper seule des 3 enfants et c'est très difficile* » (Maryam, entretien 4). Une autre participante exprime « *se sentir seule et inquiète par rapport à ses parents, elle ne sait pas si elle pourra les rencontrer à nouveau. Avec ses frères et sœurs elle ne parle pas beaucoup, elle dit qu'ils sont tous tristes par rapport à leur situation et ils évitent d'en parler.* » (Haifa, entretien 7). Le sentiment de tristesse générale entre les résidents du camp a été mentionné : « *il ne faut pas beaucoup de temps pour voir que tout le monde ici dans le camp est triste et a des problèmes divers.* » (Ibrahim, entretien 10).

Thème 12 : Structure du camp

La structure du camp est aussi mentionnée en tant qu'aspect problématique de la vie dans ce lieu. « *La vie à sept dans un seul container est problématique, ses enfants se disputent souvent et l'espace est très limité. En général la vie dans un camp qui compte autant de monde est compliquée.* » (Joram, entretien 3). Une personne fait notamment référence au nettoyage des espaces communs affirmant que « *pendant les premières semaines il était le seul à nettoyer les zones communes et les espaces entre les containers* » (Amir, entretien 6). Certaines personnes ont mis en évidence le manque d'espace pour les activités communes et de loisir, « *même juste un endroit où pouvoir aller boire le chai et discuter entre eux* » (Qasim, entretien 1). Concernant la possibilité de faire des activités sportives, une personne explique qu'« *ils doivent aller jouer à l'extérieur du camp car le seul terrain existant à l'intérieur est occupé par les arabes* » (Isaam, entretien 5).

7) Discussion et interprétations personnelle du vécu dans le camp

Il est temps maintenant de se pencher sur les deux questions qui guident ce travail. Dans ce chapitre seront présentées des considérations issues des entretiens avec les résidents ainsi que mes observations personnelles.

7.1) Retour sur la première question de recherche

La première interrogation visait à identifier les aspects de la vie quotidienne considérés comme significatifs pour soi et source de bien-être reportés par les réfugiés.

Avant de réfléchir sur ces aspects, il me semble important de s'arrêter sur le contexte dans lequel les personnes interviewées sont immergées. En considérant le vécu au pays d'origine, les conditions du voyage, les politiques européennes de gestion des réfugiés et les conditions d'accueil en Grèce⁸, parler de ressources dans ce contexte devient encore plus délicat et difficile. Je voudrais mentionner ici une anecdote relative à ma démarche initiale de recherche sur le terrain qui aide à comprendre encore mieux le vécu des personnes réfugiées. Pendant les premiers échanges avec les résidents, je proposais des entretiens dont l'objectif était de réaliser une recherche dans le cadre de mes études. La présentation faite de cette manière donnait sans doute à ces personnes le sentiment d'être des sujets à étudier et le mot « interview » rappelait systématiquement l'entretien pour la demande de protection internationale et les émotions qui en découlent. Par conséquent, plusieurs personnes m'ont fait part de leur désintérêt à participer. J'ai ainsi pris conscience de la manière erronée, et un peu naïve, de me présenter et expliquer ce que je faisais au camp. Ce n'est qu'après avoir exprimé mon inquiétude par rapport à leur état de santé, ma frustration vis-à-vis des conditions de prise en charge des réfugiés ainsi que mon intérêt à comprendre comment les personnes vivent dans un camp comme celui-ci, qu'une partie de résidents a accepté de discuter avec moi. J'ai également privilégié la prise de note au lieu des enregistrements audio initialement prévus, car cette méthode suscitait encore une fois de l'inquiétude et du stress chez les participants. De plus la présence d'un traducteur du même pays d'origine et externe au camp était la seule condition possible exprimée par les résidents pour être interviewés. Cela m'a obligée à opter pour des interviews uniquement avec les personnes maîtrisant l'anglais. Ces aspects mettent en évidence l'état de méfiance vis-à-vis des personnes inconnues, la peur de

⁸ Cf. Chapitre 2

s'exprimer librement et l'inquiétude que ses propres paroles puissent être utilisées contre soi. Dans ce contexte, réfléchir au bien-être et en particulier aux aspects pouvant en être la source peut être considéré presque paradoxal. Le fait que les participants aient pu quand même exprimer leurs sources de bien-être met en évidence une énorme démonstration de courage, le caractère combattif ainsi que la capacité de résilience.

De manière générale les résultats des entretiens montrent qu'il y a de nombreux éléments communs reportés par les résidents comme représentant une source de bien-être et de force pour faire face aux journées. Les difficultés reportées sont toutefois plus nombreuses que les ressources. Cependant, par rapport à l'étude réalisée par l'International Medical Corps en 2016, les répondants reportent moins de facteurs jugés comme problématiques.

En ce qui concerne les sources possibles de bien-être reportées par les participants, les résultats mettent en évidence que les logements représentent pour certains une source de protection et de sécurité, confirmant la littérature présente en la matière. En effet, dans la déclaration publiée par l'Organisation Mondiale de la Santé visant à promouvoir la santé mentale des personnes déplacées, les besoins de sécurité physique et de protection psychosociale apparaissent comme prioritaires. Ce sont aussi la sécurité et les besoins de base qui sont visés prioritairement dans la pyramide des interventions sur la santé mentale et le soutien psychosociale selon l'Inter-Agency Standing Committee (IASC, 2006). A cet égard, le camp correspond à un lieu sûr, à l'abri des conflits et où les familles peuvent retrouver des espaces d'intimité. Cependant, les analyses montrent que la question des structures est vue comme étant une ressource pour les participants comptant peu de membres dans leur famille et une difficulté par contre pour ceux ayant des familles nombreuses. Cela va dans la direction des résultats obtenus par l'International Medical Corps qui indiquaient le surpeuplement et le peu d'intimité comme étant un problème (IMC, 2016). Nous pouvons en conclure que, lorsque les logements accueillent un nombre réduit de personne, celui-ci est considéré comme une ressource, contribuant au sentiment de protection et pouvant influencer l'état de bien-être. Les améliorations des conditions dans le camp avec la mise en place des containers représentent un aspect très bénéfique en termes de **sécurité** ainsi qu'en termes de création **d'espaces personnels et d'intimité**.

A partir de mes observations il me semble important d'ajouter un autre point concernant le passage des tentes au containers. Pendant ma première expérience en Grèce, lorsque les camps étaient encore composés de tentes, le caractère temporaire et de gestion de

l'urgence de ces solutions apparaissait plus évident. Avec les améliorations des structures et les placements des familles dans ce qui pourrait ressembler à des caravanes, la perception d'une solution plus permanente se fait jour, en soulignant cependant les longues permanences dans les camps et le côté encore plus incertain quant à la poursuite de son parcours de migration. Dans les récits récoltés toutefois, aucun des participants ne reporte des éléments à suffrage de cette observation, ce qui pourrait montrer la non considération de cet aspect ou encore une impression uniquement personnelle.

La thématique de l'occupation apparaît souvent dans les échanges avec les résidents. Celle-ci est exprimée en tant que ressource, lorsqu'elle a lieu, et comme difficulté de la vie au camp, en son absence, soulignant ainsi son importance auprès des répondants. L'importance d'avoir quelque chose à faire, une routine habituelle au camp afin de prévenir l'ennui et les pensées négatives a été identifiée comme un besoin important. A cela s'ajoutent les observations que j'ai pu faire pendant mon séjour à Diavata, durant lequel un aspect qui m'a particulièrement touché était le regard des personnes qui me paraissait éteint, inexpressif, triste. En effet la littérature décrit l'apathie comme étant un des problèmes de la vie dans un camp de réfugiés (IMC, 2016). Nous pouvons nous demander quels pourraient être les autres effets bénéfiques que les activités reportées par les participants apportent, en plus de la simple occupation du temps. L'apprentissage de l'anglais, par exemple, pourrait être un moyen pour se rapprocher de la culture du pays d'accueil par le biais de la communication. Selon l'étude menée par Hambye et Romainville (2012), la connaissance de la langue semble être un facilitateur de l'intégration, même si ce n'est pas le seul prérequis. La langue permet une manière singulière de se rapporter au monde. La volonté exprimée par les répondants d'en apprendre une nouvelle, commune à la population autochtone, souligne ce souhait d'intégration, de pouvoir se débrouiller par la suite et augmenter également les chances de trouver un emploi. Les activités pratiquées en groupes, allant des tournois sportifs aux visites en ville, aux simples rencontres pour discuter, mettent en évidence l'importance du sentiment d'une appartenance commune qui relie les personnes. Une appartenance qui souligne l'attachement à son monde d'origine, la loyauté à son peuple, une approbation et un soutien social par les pairs qui diminue l'impuissance et la solitude que le contexte migratoire peut engendrer. Un autre aspect concernant les moments où des activités étaient proposées, était l'intérêt particulier de la part des résidents à contribuer à l'organisation plutôt qu'à en bénéficier : un ancien peintre nous avait aidé à peindre les murs d'un bâtiment en prenant plusieurs photos une fois le travail terminé, plusieurs

dames nous aidaient à distribuer les fruits et légumes aux familles qui ne s'étaient pas présentées au moment de la distribution, un jeune homme nous accompagnait pendant les journées afin de nous aider avec les traductions. Il est important de souligner que beaucoup de réfugiés se trouvant à Diavata, avaient précédemment transité par d'autres structures d'accueil en Grèce en y ayant séjourné longtemps. Dans ces contextes de carence d'activités et d'impossibilité de travailler, les réfugiés se trouvent très souvent dans une position de « bénéficiaires », où une dévalorisation des rôles et de l'identité au profit d'une déshumanisation et d'une stigmatisation peuvent avoir lieu, faisant défaut à une réciprocité équilibrée. Peu d'attention a été donnée au lien entre occupation, santé et bien-être des réfugiés et demandeurs d'asile dans la littérature. Il existe cependant un corpus de la littérature en évolution avec des découvertes prometteuses. Une étude menée par Stephenson, Smith, Gibson & Watson (2013) montre que l'investissement des femmes réfugiées dans des ateliers de tissage facilitait le bien-être en termes d'identité culturelle et de soutien social. Bishop et Purcell (2013) et Davies (2008) ont identifié la participation à des activités occupationnelles (de jardinage, de marche et de bénévolat) comme réduisant la fréquence, la durée et l'intensité des pensées intrusives ainsi que des bénéfices en termes de qualité du sommeil. Ce sont des exemples clairs montrant que l'occupation et la promotion de l'engagement dans des activités jouent un rôle dans le maintien et le rétablissement de l'identité et les perspectives d'avenir, favorisant ainsi l'amélioration de la santé mentale, du bien-être et une plus grande confiance en soi. L'occupation permet de retrouver une agentivité⁹ et une considération positive de soi et de ses compétences. Nous pouvons donc conclure que **l'occupation** représente un autre aspect bénéfique pour les résidents du camp, en influençant la perception de l'écoulement du temps, en exerçant un effet bénéfique sur la réduction de l'apathie, en renforçant le sentiment d'appartenance et en permettant la diminution de pensées négatives, et l'amélioration de l'estime de soi à travers l'accomplissement de tâches : tous petits pas vers l'intégration.

Les échanges avec les personnes de même origine ainsi qu'avec les professionnels et les bénévoles mettent en évidence l'importance d'un autre aspect positif de la vie au camp évoqué par les participants, celui de la **narration** dans le contexte de la migration. Les rencontres permettent de relier entre eux les différents moments de sa propre expérience

⁹ Traduit du terme anglais « agency », ce mot indique la capacité de l'individu à agir sur le monde, sur les choses et les êtres, à les transformer et les influencer (Guilhaumou, 2012)

et existence, les inscrire dans un récit, articuler le monde d'avant l'exil avec le monde d'après. Ainsi que l'affirme Ricoeur (1985) le récit est une production langagière qui permet au sujet une construction identitaire qui répondrait aux situations qui se sont présentées à lui dans une continuité, en stimulant ainsi la « cohésion d'une vie ». Dans ce sens, *se rencontrer* permet de *se raconter* et ensuite de *se reconnaître*. Cependant, dans ma démarche de recherche, il est apparu que la narration n'a pas lieu à n'importe quel moment et avec n'importe qui. Ma propre expérience avec la façon dont je présentais initialement ma recherche, m'a permis de prendre conscience de certaines conditions permettant l'ouverture à une narration et au récit de soi. « *Le pouvoir se raconter, par sa double dimension individuelle et collective, se situe à l'interface entre la reconnaissance mutuelle et la reconnaissance de soi-même* » (Métraux, 2017, p. 227). Cette citation met en évidence le concept de reconnaissance mutuelle retrouvé dans mon expérience à Diavata, où le sentiment de compétence que je m'attribuais a initialement prévalu sur les contacts humains, la distance sur la nécessité de compréhension. Ce n'est qu'en exprimant mes sentiments et émotions, en révélant des parties de mon vécu intérieur, mes faiblesses et souffrances, qu'une appartenance commune à l'espèce humaine a pu être reconnue, en installant une véritable relation de confiance, de réciprocité et ainsi permettre la narration. Cette appartenance commune se retrouve dans les récits des participants, où le sentiment d'être compris par les personnes provenant du même pays, de ne pas être seul et se retrouver dans l'expression des difficultés des autres sont reconnus comme bénéfiques.

J'aimerais également proposer quelques considérations sur la notion d'attente dans le camp. Il ne s'agit pas vraiment d'une ressource exprimée, mais en l'excluant de ce travail j'ai l'impression de passer à côté d'un aspect important qui mérite d'être abordé. Il s'agit d'un aspect très ambivalent suivant ce qui est rapporté par les répondants. Certains expriment les longs temps d'attente comme une difficulté de la vie au camp, d'autres racontent que l'attente au camp a permis de créer des liens ou encore, que le séjour au camp est considéré comme une étape transitoire dans un processus plus vaste. Au travers de mes observations, j'ai eu le sentiment que les personnes se trouvaient dans un état de limbes, dans l'attente que quelque chose se passe pour pouvoir continuer leur voyage et retrouver ainsi la normalité de leur vie. Une attente qui n'a pas de durée, il n'y a pas d'organisation du temps, parce que le temps est dévoré par l'avenir et le passé, et le présent dépourvu de signification. L'**espoir**, cependant, déplace la concentration de l'immédiat vers un horizon plus élargi. Il s'agit de l'ouverture du possible et se réfère à ces « nouvelles terres » tant attendues, un avenir heureux, sans trace d'anxiété,

d'inquiétude et d'insécurité. L'attente est passive mais l'espoir est actif car il pousse vers sa propre réalisation. Et quand dans l'attente il n'y a pas d'espoir, l'ennui rentre en jeu, l'avenir perd de l'importance et le présent s'arrête. Les jours deviennent comme un seul, dans une uniformité vide. C'est donc sur cet espoir à créer ou recréer que nous devons réfléchir, et sur l'importance que celui-ci peut avoir.

Dans la littérature peu est dit par rapport aux ressources pouvant exister dans les camps de réfugiés. L'accent est mis en particulier sur les aspects problématiques et les stratégies pour y faire face. Je considère que davantage d'études mériteraient d'explorer la présence des aspects positifs dans les camps de réfugiés. Cela permettrait de passer d'une vision de déficit s'enfonçant toujours plus dans les problèmes à un plus grand optimisme, indiquant ce sur quoi les professionnels de la santé pourraient se concentrer dans une optique d'intervention. Parler de ressources avec les résidents leur a permis de réfléchir et mettre en évidence les éléments contribuant au bien-être. Cela nous dit beaucoup sur la force et la capacité de résilience des personnes en exil.

Finalement, ma première question de recherche se concentre sur les aspects positifs /ressources pouvant contribuer au bien-être et à la santé mentale dans un camp de réfugiés. Pour être exhaustive je devrais me pencher sur une analyse des éléments problématiques reportés par les résidents susceptibles de diminuer, voir annuler, l'impact des aspects positifs, et faire obstacle à la réalisation du bien-être. En devant rester cohérente avec mon questionnement, ces éléments ne sont pas approfondis. Mais je reste consciente du fait que travailler sur les dimensions négatives pourrait donner accès à de nouvelles pistes de réflexion et de recherche, de même que travailler et renforcer les aspects positifs pourrait permettre de diminuer l'impact des aspects négatifs.

7.2) Retour sur la deuxième question de recherche

La deuxième question de recherche porte sur l'évaluation de l'utilité et de la pertinence d'un réseau de soutien psychologique afin d'améliorer le bien-être des résidents d'un camp de réfugiés. Cette interrogation n'est pas directement en lien avec les résultats obtenus, car aucune question relative à ce sujet n'a été posée durant les entretiens. De ce fait, la discussion se base sur mon interprétation personnelle. Plusieurs améliorations concernant les logements et la structure du camp ont été faites pendant l'année 2017, par conséquent, la plupart des associations ont quitté le camp, considérant la situation comme n'étant plus d'urgence et leur travail moins nécessaire dans le site. Actuellement à Diavata, aucun support psychologique n'est proposé, ni individuel, ni de groupe. C'est

comme si l'amélioration des qualités matérielles de la vie était suffisante afin de résoudre tout problème de santé mentale. Par rapport aux indications et aux études publiées dans la littérature et présentés au chapitre 3.3, il apparaît encore plus évident l'écart entre les intentions déclarées et la réalité sur le terrain.

La déclaration publiée par l'Organisation Mondiale de la Santé visant à promouvoir la santé mentale des populations déplacées (2000) souligne la fragilisation de la santé mentale dans le contexte de migration et le besoin impératif de stratégies pour planifier, mettre en place et coordonner des mesures de protection et d'amélioration de la santé mentale et du bien-être psychosocial des personnes concernées par la migration.

La présence d'un tel type de service serait à mon avis tout à fait pertinente dans le camp de Diavata. Le désir de s'ouvrir, de se raconter, de partager les histoires et le propre vécu quotidien est bien présent chez beaucoup de réfugiés et j'en ai été témoin. Les résultats montrent également les effets positifs des échanges avec le personnel du camp/les bénévoles ainsi qu'avec les autres résidents, notamment concernant la réduction du sentiment de solitude, le sentiment d'appartenance, la construction d'une identité narrative, l'élaboration du sens attribué à la situation, le maintien de l'espoir pour l'avenir, le passage d'informations pratiques ainsi que la simple occupation du temps. De plus, l'expression de la nécessité d'être occupés pendant la journée afin d'éviter les souvenirs douloureux et les pensées négatives renvoie au passé douloureux qui accompagne les réfugiés et les demandeurs d'asile. Une intervention psychothérapeutique de soutien apparaîtrait comme tout à fait approprié.

Cela dit, l'importance de la sensibilité aux aspects culturels dans toute stratégie d'intervention, quel que soit sa forme, et du choix d'outils apparaît comme indispensable. Ne pas prendre en compte ces considérations peut avoir comme résultat une moindre utilisation des services de santé mentale (Muneghina et al., 2010). Ces aspects se retrouvent dans les récits des participants qui affirment donner beaucoup d'importance aux questions culturelles et d'origine. Cette sensibilité aux aspects culturels devrait aussi se manifester par le déploiement non seulement des traducteurs linguistiques mais aussi par la présence de médiateurs culturels dans toute intervention. « Traduttore, traditore »¹⁰ se dit-il en italien afin de rendre l'idée du fait que la fidélité littéraire absolue peut créer un effet aliénant pour le destinataire de la traduction. Cette aliénation ne se manifeste pas

¹⁰ Expression italienne signifiant littéralement « traducteur, traître », soit « traduire, c'est trahir »

dans la langue originale en raison de la même appartenance culturelle des interlocuteurs, de sorte qu'en pratique il existe un risque élevé que ce type de fidélité implique une « trahison » du texte original. Le médiateur culturel est imprégné des deux cultures et vise non seulement à une transposition linguistique mais également culturelle. Il porte attention à tous les aspects du texte et doit être sensible aux signes et aux sens culturellement exprimés.

Ces aspects permettent de réfléchir sur l'importance d'une formation spécifique permettant d'acquérir ce que certains auteurs définissent comme la *compétence culturelle* du thérapeute, c'est-à-dire la connaissance des différences culturelles et la sensibilité et l'attention envers celles-ci (Falicov, 2009 ; Krause, 2010). Cela pour les traducteurs et pour les professionnels de la santé mais également pour toute personne travaillant au camp ou bénévole comme je l'ai été. Je suis arrivée au camp de Diavata avec une idée de démarche de recherche un peu naïve et qui a dû être repensée. La nécessité de connaître les aspects culturels des personnes avec lesquelles le travail se fait, de réfléchir aux valeurs et aux représentations sociales propre de chaque culture, mais aussi de réfléchir à son propre parcours de migration, sont des aspects fondamentaux afin de permettre aux échanges d'avoir lieu et que ceux-ci soient fait dans le respect de la sphère de l'autre pour éviter toute forme de prévarication culturelle sur une population déjà fragile.

Dans une optique de prévention de la santé mentale, la prévention primaire fait référence à une intervention qui agit sur les facteurs pouvant favoriser l'apparition des problèmes de santé mentale (Caplan, 1964). Or, dans le contexte des camps de réfugiés, l'exposition a déjà eu lieu, les difficultés existent et proposer ce type de prévention ne serait opportun. Il est difficile dans ces lieux de distinguer les interventions visant une prévention secondaire ou tertiaire. La prévention secondaire doit être entendue comme l'ensemble des mesures et interventions qui servent à réduire la prévalence des problèmes de santé mentale. La prévention tertiaire vise à réduire le degré de souffrance, d'invalidité et d'incapacités sociales dues aux difficultés mentales et à promouvoir la reconnaissance, le développement et l'utilisation des capacités fonctionnelles résiduelles. (Caplan, 1964). Il est important de reconnaître que le psychologue n'est pas uniquement celui qui propose des entretiens car son intervention peut être envisagée dans un cadre plus large. Le psychologue réfléchit également aux espaces et à l'environnement dans lequel les personnes sont insérées. Il s'occupe de même de la création de nouveaux espaces de dialogue et d'échange ainsi que des diverses opportunités visant à améliorer le bien-être

des individus. Il s'agit d'un renforcement des relations sociales, des réseaux et des institutions qui permettent aux personnes de se soutenir mutuellement : la propre capacité de soutien de la communauté. Ce type de soutien correspond aux interventions psychosociales proposées dans la littérature mais encore une fois absentes sur le terrain de recherche.

Or, la réalité du contexte ainsi que les moyens disponibles doivent être pris en considération. En ce qui concerne les associations présentes à Diavata, j'ai pu constater les ressources limitées dont elles disposent en termes de financement et de personnel, rendant délicat la proposition de nouveaux services comme la mise en place d'un réseau de soutien psychologique aux résidents. De manière générale, la prise en charge des réfugiés en Grèce apparaît très problématique et les soins psychologiques ne sont certainement pas à l'ordre du jour. Les conditions économiques du pays ne contribuent pas à une ouverture vers ces aspects et encore moins à penser à des soins culturellement sensibles. Il n'en demeure cependant pas moins important pour toute personne se trouvant à un moment ou un autre à intervenir dans ce contexte, de réfléchir de manière individuelle à son propre potentiel de contribution à l'amélioration du bien-être des réfugiés. La simple parole échangée maintient encore et toujours son importance, tout comme l'écoute et des relations humaines chaleureuses et authentiques, peuvent sans doute contribuer à un enrichissement réciproque.

8) Idées et suggestion pour la préparation des bénévoles

Ce chapitre sort un peu du cadre de recherche et vise à donner des suggestions pour toute personne intéressée à partir en tant que bénévole dans un camp de réfugiés comme celui de Diavata, pour mieux se préparer avant le départ, durant son séjour humanitaire et une fois de retour. De mon point de vue, à la suite des expériences que j'ai pu faire, je dirais que la préparation peut s'articuler selon trois domaines de connaissances.

En premier lieu, les connaissances que je définis de type contextuelles. Avant le départ, il est important de s'informer sur le fonctionnement des procédures d'accueil et la gestion des flux migratoires établie sur le plan international et national, des modalités de prise en charge des migrants dans le pays, des lois et des droits existant à ce sujet. Connaître le contexte dans lequel les réfugiés et les requérants d'asile sont insérés permet d'avoir un regard et une compréhension plus globales et de pouvoir situer sa présence et son action dans un moment et dans des circonstances données. Le bénévole devrait partir en ayant un minimum de connaissances sur le contexte de travail dans lequel il sera actif et sur

l'action de l'organisation avec laquelle il part. Il devrait être au courant des activités qu'il sera amené à faire, des tâches qui pourront lui être attribuées et de la marge de manœuvre qu'il aura. C'est un travail qui peut différer beaucoup par rapport à ce que la personne a l'habitude de faire et cela peut demander beaucoup d'énergie, d'efforts, de flexibilité mais aussi du respect envers les consignes données.

Deuxièmement, les connaissances relatives à la population avec laquelle le bénévole aura à faire. S'informer par rapport à la provenance de ces personnes, à ce qu'elles ont fuit, aux voies qu'elles ont dû emprunter avant d'arriver là et à quelles pourraient être leurs perspectives d'avenir, est de grande importance. Cela afin de mieux connaître les parcours possibles des personnes rencontrées et de s'ouvrir à une plus grande sensibilité et compréhension. Il est également important d'être informé et surtout ouvert à la multiculturalité et aux pratiques qui peuvent différer de ce que nous avons l'habitude de voir autour de nous, et qui peuvent parfois induire à assumer des positions de pédantes, de déséquilibre dans la relation et de jugement.

Et finalement, il y a la connaissance de soi. Il est important d'être conscient de ses limites, de savoir jusqu'à quel point on peut aller, agir et s'exposer en tant que bénévoles. Dans ces situations d'urgence humanitaire, il est facile de se faire transporter par les émotions et être vite submergé par la frustration et le sentiment d'impuissance. Prétendre de ne pas être touché ou impliqué dans ce que l'on observe et vit en tant que bénévoles n'est pas possible et n'est d'ailleurs pas souhaitable. Il s'agit cependant de se connaître et s'assurer d'avoir un encadrement suffisant qui permette de gérer des situations émotionnellement complexes, être soutenu et pouvoir ainsi vivre une expérience humaine la plus profonde possible. Je considère vraiment important de ne jamais sous-estimer l'impact et l'importance que l'action individuelle peut avoir dans le travail humanitaire. Malgré la rigidité du contexte politique dans lequel cela s'insère, la solidarité et la richesse d'une relation ne perdent jamais leur valeur. Il est important de garder à l'esprit les motivations qui ont poussé à partir, à s'engager et maintenir un sens de responsabilité. Penser que ces situations, en dépit du fait qu'elles se vérifient loin de chez soi, sont des situations qui doivent nous interpeler et dont on porte une part de responsabilité. Finalement, de retour chez soi, le bénévole ou l'opérateur qui a été actif dans ces contextes doit être préparé à une confrontation et à une remise en question de ce qui l'entoure, pouvant être très complexe et douloureuse. L'étayage et la présence de soutien dans ces circonstances est aussi importante que lors de l'expérience en soi. Le bénévole

retourne chez soi ayant été le témoin, le spectateur direct d'une crise historique vécue dans sa dimension plus extrême et dramatiquement humaine. Je pense vraiment qu'il appartient à chacun, une fois de retour, de parler à partir de cette optique plus personnelle, de rappeler à tout le monde que bien évidemment il y a les aspects politiques, les statistiques, l'argent, mais que nous ne devons pas oublier qu'il s'agit de femmes, hommes et enfants qui souffrent. Je considère que tel est le rôle de l'agent humanitaire de retour dans son pays : raconter pour expliquer l'histoire d'un point de vue personnel et humain.

9) Limites, apports et conclusions

Ce travail comporte quelques limites. Tout d'abord il faut considérer ce mémoire comme étant une photographie d'un moment historique particulier et qui donne voix à des personnes vulnérables dans un contexte et dans des conditions particulières. Celui de la prise en charge des réfugiés en Europe n'est pas un domaine caractérisé par la stabilité, et il dépend de beaucoup de facteurs externes. Les déterminants qui affectent le contexte sont multiples et dynamiques. Il suffit d'un petit changement sur le plan international, d'une décision en termes de politique, et tout peut se modifier, y compris les attentes et les opinions des personnes concernées. En mars 2018, le Conseil d'Etat grec a rendu publique la décision d'annuler l'obligation des réfugiés arrivés sur les îles de rester dans les « hotspots » et les autorise à s'établir dans n'importe quelle partie de leur choix du pays. Entre les mois d'avril et de mai, à Diavata, 1'400 nouvelles personnes se sont présentées aux portes du camp, faisant ainsi passer de 700 à 2'100 le nombre de résidents. Dans l'absence de places disponibles, des tentes de camping ont été mises en place dans le terrain de football et les conditions sont redevenues similaires à celles de l'année précédente. La généralisation des résultats de ce travail est donc limitée, ils gardent leur sens uniquement dans cette période, dans ce contexte et avec ces personnes. Sans pour autant nier la valeur que ces données peuvent avoir.

Une autre limite de cette étude se trouve dans le choix d'interviewer uniquement les résidents maîtrisant l'anglais, sans l'appui d'un traducteur/médiateur. Si vivre dans un camp de réfugiés est un sort commun à tout ses résidents, la façon dont il est vécu est spécifique pour chacun. Dans ce contexte, les personnes qui n'ont pas de moyens pour communiquer directement avec la population locale ou professionnelle se trouvent dans un état d'isolement encore majeur. Cela peut avoir un impact sur l'état de santé mentale ainsi qu'affecter la vision subjective de la vie dans un camp de réfugiés. Je suis certaine

que le fait de pouvoir réaliser les interviews dans leur propre langue maternelle et avoir ainsi accès au récit de ces personnes aurait permis d'obtenir des informations plus détaillées et aurait également et surtout permis de créer des espaces de parole avec des personnes qui se trouvent encore plus perdues dans le silence de la prise en charge des réfugiés aux portes de l'Europe.

La troisième limite me concerne personnellement. Pendant le séjour à Diavata et lors de la rédaction de ce travail, je me suis beaucoup interrogée par rapport à la manière dont les interviews se sont passées, à ce que j'aurais pu faire différemment. J'ai pris conscience de la nécessité d'une formation spécifique dans le domaine de l'aide humanitaire, qui aurait permis, dans ma situation, d'anticiper les difficultés rencontrées et y être mieux préparée. Je me réfère notamment à la façon d'entrer en contact avec la population et d'expliquer ma démarche qui a initialement fait désister plusieurs personnes. Ou encore, à la façon dont les entretiens se sont déroulés et au faible recours aux techniques du discours. Ce sont des aspects qui auraient pu être différents selon la formation de l'intervieweur et auraient probablement pu contribuer à fournir encore plus d'informations. De plus, l'importance de connaître les cultures d'origine des personnes rencontrées s'est révélée également essentielle. Mes connaissances se limitent à des représentations que j'ai pu construire à travers les médias et les récits des personnes connues lors de mon activité de bénévolat en Suisse. Bien évidemment c'est à travers les entretiens réalisés que j'ai pu beaucoup m'instruire sur la réalité dans les différents pays mais je suppose qu'une plus grande connaissance préliminaire de ma part aurait pu contribuer à des approfondissements et réduire la distance entre l'interviewé et moi.

La principale contribution de ce travail est de s'intéresser au vécu des migrants dans l'optique des ressources et non des problèmes. Ceci a permis la prise de conscience sur la situation vécue par les personnes transitant dans des camps de réfugiés. Ce travail a permis aussi d'offrir un espace et un temps au cours desquels la voix de ces personnes a pu être écoutée et valorisée, en donnant importance à leur propre individualité et subjectivité. De plus, le choix d'une méthodologie qualitative a permis d'étudier les perspectives subjectives des réfugiés et des demandeurs d'asile, tout en permettant des moments d'écoute et d'échange avec les participants qui ont pu s'exprimer sans que cela soit trop menaçant. Une contribution supplémentaire de ce travail est de m'avoir offert l'opportunité de m'immerger pendant un mois dans le contexte de vie des résidents et compléter ainsi les entretiens avec des observations personnelles. Je tiens à relever

finalement que cette expérience, si riche en souvenirs, images et émotions, m'a permis de me conforter dans mon choix professionnel de travailler avec des personnes ayant vécu un parcours migratoire.

Il serait intéressant de poursuivre ce travail en s'interrogeant sur quels dispositifs/outils pourraient être mis en place par les professionnels de la santé, sur la base des ressources identifiées, afin de contribuer au bien-être subjectif des participants, tout en tenant compte de la réalité complexe dans lequel l'accueil des réfugiés se fait.

Bibliographie

- Agier, M. (2010). *Gérer les indésirables. Des camps de réfugiés au gouvernement humanitaire*. Paris, France: Flammarion.
- Agier, M., & Lecadet, C. (2014). *Un monde de camps*. Paris, France: La Découverte.
- Alami, S., Desjeux, D., & Garabuau-Moussaoui, I. (2009). *Les méthodes qualitatives*. Paris, France: Presses Universitaires de France.
- Amnesty International. (2017). L'année de la honte pour l'Europe. Consulté à l'adresse <https://www.amnesty.ch/fr/pays/europe-asie-centrale/grece/docs/2017/l-annee-de-la-honte-pour-l-europe>
- Arbeiter-Samariter-Bund. (2017). Camp Anagnostopoulou in Diavata. Consulté à l'adresse <http://asb.gr/camp-anagnostopoulou-in-diavata-this-is-the-refugee-camp-that-mr-mouzalas-had-in-mind/>
- Arsis. (2017). Emergency support to refugees and migrants in Greece. Consulté à l'adresse <http://arsis.gr/en/emergency-support-to-refugees-and-migrants-in-greece-en/#more-10144>
- Bäärnhelm, S., Laban, K., Schouler-Ocak, M., Rousseau, C., & Kirmayer, L. J. (2017). Mental health for refugees, asylum seekers and displaced persons: A call for a humanitarian agenda. *Transcultural Psychiatry*, 54 (5-6), 565-574. doi:10.1177/1363461517747095
- Beltran, R. O., Llewellyn, G. M., & Silove, D. (2008). Clinicians' understanding of International Statistical Classification of Diseases and Related Health Problems, 10th Revision diagnostic criteria: F62.0 enduring personality change after catastrophic experience. *Comprehensive Psychiatry*, 49(6), 593-602. doi: 10.1016/j.comppsy.2008.04.006
- Bernardot, M. (2008). *Camps d'étrangers*. Bellecombe-en-Bauges, France: Editions du Croquant.

- Boyatzis, R. E. (1998). *Transforming qualitative information: Thematic analysis and code development*. London, United Kingdom: SAGE Publications.
- Bhugra, D., & Jones, P. (2001). Migration and mental illness. *Advances in Psychiatric Treatment*, 7(3), 216-222. doi :10.1192/apt.7.3.216
- Bishop, R., & Purcell, E. (2013). The value of an allotment group for refugees. *British Journal of Occupational Therapy*, 76(6), 264-269. doi: 10.4276/030802213X13706169932824
- Caplan, G. (1964). *Principles of Preventive Psychiatry*. London, United Kingdom: Tavistock Publications.
- Chiron, P. (2017). Les politiques migratoires européennes, à la frontière du droit. Observatoire des questions humanitaires, Institut de Relations Internationales et Stratégiques. Consulté à l'adresse <http://www.iris-france.org/wp-content/uploads/2017/06/Obs-huma-Chiron-Politiques-migratoires.pdf>
- Comité permanent interorganisations (CPI). (2007). Directives du CPI concernant la santé mentale et le soutien psychosocial dans les situations d'urgence. Genève, Suisse: CPI
- Commission Européenne. (2015). L'approche des hotspots pour gérer des afflux migratoires exceptionnels. Consulté à l'adresse http://archive.wikiwix.com/cache/?url=http%3A%2F%2Fec.europa.eu%2Fdgs%2Fhome-affairs%2Fwhat-we-do%2Fpolicies%2FEuropean-agenda-migration%2Fbackground-information%2Fdocs%2F2_hotspots_fr.pdf
- Crumlish, N., & O'rourke, K. (2010). A systematic review of treatments for post-traumatic stress disorder among refugees and asylum-seekers. *The Journal of Nervous and Mental Disease*, 198(4), 237-251. doi: 10.1097/NMD.0b013e3181d61258.

- Cyrulnik, B. (2017). Résilience, entretien avec Boris Cyrulnik. Vivre Ensemble. Consulté à l'adresse <https://asile.ch/2017/04/24/resilience-entretien-boris-cyrulnik/>
- Davies, R. (2008). Working with refugees and asylum seekers: Challenging occupational apartheid. In *A Political Practice of Occupational Therapy* (pp. 183-189). Edinburg, United Kingdom: Churchill Livingstone Elsevier
- De Anstiss, H., Ziaian, T., Procter, N., Warland, J., & Baghurst, P. (2009). Help-seeking for mental health problems in young refugees: A review of the literature with implications for policy, practice, and research. *Transcultural Psychiatry*, 46(4), 584-607. doi: 10.1177/1363461509351363
- Diener, E. (1984). Subjective well-being. *Psychological Bulletin*, 95(3), 542-575. doi: 10.1037//0033-2909.95.3.542
- Diener, E. (1994). Assessing subjective well-being: Progress and opportunities. *Social Indicators Research*, 31(2), 103-157.
- Falicov, C. (2009). On the wisdom and challenges of culturally attuned treatments for Latinos. *Family Process*, 34, 389-399
- Frontex. (2018). Migratory Routes Maps. Consulté à l'adresse <http://frontex.europa.eu/trends-and-routes/migratory-routes-map/>
- Ekathimerini. (2017). Protest at reception center as migrant influx continues. Consulté à l'adresse <http://www.ekathimerini.com/220951/article/ekathimerini/news/protest-at-reception-center-as-migrant-influx-continues>
- European Commission (2016). EU-Turkey Statement: Questions and Answers. Consulté à l'adresse http://europa.eu/rapid/press-release_MEMO-16-963_it.htm
- European Commission. (2016). Report for the commission. Seventh Report on the Progress made in the implementation of the EU-Turkey Statement. Consulté à l'adresse <https://ec.europa.eu/neighbourhood->

enlargement/sites/near/files/20170906_seventh_report_on_the_progress_in_the_implementation_of_the_eu-turkey_statement_en.pdf

Guilhaumou, J. (2012). Autour du concept d'agentivité. *Rives méditerranéennes*, 41(1), 25-34. doi: 10.4000/rives.4108

Gushulak, B. D., Weekers, J., & MacPherson, D. W. (2009). Migrants and emerging public health issues in a globalized world: Threats, risks and challenges, an evidence-based framework. *Emerging Health Threats Journal*, 2(10), 1-12. doi: 10.3134/ehth.09.010

Greek Council for Refugees. (2017). County Report : Greece. Consulté à l'adresse <http://www.asylumeuropa.org/reports/country/greece>

Hambye, P., & Romainville, A-S. (2013). L'appropriation de la langue française, condition ou conséquence d'une intégration réussie ? Enquête sur les représentations des Belges francophones au sujet des rapports entre langue et intégration. Consulté à l'adresse www.cbai.be/revuearticle/1138/print

Ingleby, D. (Ed.). (2004). *Forced migration and mental health: Rethinking the care of refugees and displaced persons*. New York, NY: Springer (International and Cultural Psychology Series).

Inter-Agency Standing Committee. (2006). IASC guidelines on mental health and psychosocial support in emergency settings. Geneva, Switzerland: IASC.

International Medical Corps. (2016). Rapid Mental Health and Psychosocial Support Assessment: Needs, Services, and Recommendations for Support to Refugees, Asylum Seekers, and Migrants in Northern and Central Greece. Consulté à l'adresse <https://internationalmedicalcorps.org/wp-content/uploads/2017/09/IMC-2016-MHPSS-Assessment-North-and-Central-Greece.pdf>

International Organisation for Migration (IOM). (2004). *International Migration Law N°1 - Glossary on Migration*. Consulté à l'adresse http://publications.iom.int/system/files/pdf/iml_1_en.pdf

International Organisation for Migration (IOM). (2017). *Mixed migration flows in the Mediterranean and beyond*. Consulté à l'adresse https://reliefweb.int/sites/reliefweb.int/files/resources/2016_Flows_to_Europe_Overview.pdf

International Organisation for Migration (IOM). (2018). *Migration flows to Europe, 2017 Overview*. Consulté à l'adresse https://reliefweb.int/sites/reliefweb.int/files/resources/2017_Overview_Arrivals_to_Europe.pdf

Katz, I. (2016). Un réseau de camps en route vers l'Europe, *Revue Migrations Forcées*, 51, 17-19. Consulté à l'adresse <http://www.fmreview.org/fr/destination-europe/katz.html>

Kirmayer, L. J., Narasiah, L., Munoz, M., Rashid, M., Ryder, A. G., Guzder, J., ... Pottie, K. (2011). Common mental health problems in immigrants and refugees: general approach in primary care, *Canadian Medical Association Journal*, 183(12), 959–967. doi: 10.1503/cmaj.090292

Krause, I.B. (2010). Calling the context: Towards a systemic and cross-cultural approach to emotions. *Journal of Family Therapy*, 29, 368-372

Lambert, J. E., & Alhassoon, O. M. (2015). Trauma-focused therapy for refugees: Meta-analytic findings. *Journal of Counseling Psychology*, 62(1), 28-37. doi: 10.1037/cou0000048

Le Temps. (2016). La route des Balkans se ferme aux migrants. Consulté à l'adresse <https://www.letemps.ch/monde/route-balkans-se-ferme-aux-migrants>

- Lindert, J., & Schinina, G. (2011). Mental health of refugees and asylum-seekers. In *Migration and health in the European Union* (pp.169-181). Maidenhead, United Kingdom: Open University Press.
- Médecin Sans Frontières. (2017). Confronting the mental health emergency on Samos and Lesvos. Consulté à l'adresse http://www.msf.org/sites/msf.org/files/2017_10_mental_health_greece_report_final_low.pdf
- Métraux, J-C. (2017). *La migration comme métaphore*. Paris, France: La Dispute
- Migreurop, C. O. (2012). *Atlas des migrants en Europe. Géographie critique des politiques migratoires*. Paris, France: Armand Colin.
- Miller, K. E., & Rasco, L. M. (Eds.). (2004). *The mental health of refugees: Ecological approaches to healing and adaptation*. Mahwah, NJ: Lawrence Erlbaum Associates Publishers.
- Momartin, S., Steel, Z., Coello, M., Aroche, J., Silove, D. M., & Brooks, R. (2006). A comparison of the mental health of refugees with temporary versus permanent protection visas. *Medical Journal of Australia*, 185(7), 357-362.
- Moore, B. (2017). Installation des réfugiés et planification durable, *Revue Migrations Forcées*, 55, 5-7. Consulté à l'adresse <http://www.fmreview.org/fr/abris/moore.html>
- Muneghina, O., Papadopoulos, RK. (2010). Enhancing Vulnerable Asylum Seekers Protection in Europe. *Transnational Report 2009-2010*. Grand-Saconnex, Suisse: International Organisation for Migration (IOM)
- Murray, K. E., Davidson, G. R., & Schweitzer, R. D. (2010). Review of refugee mental health interventions following resettlement: best practices and recommendations. *American Journal of Orthopsychiatry*, 80(4), 576-585. doi: 10.1111/j.1939-0025.2010.01062.x

- O'Nions, H. (2016). *Asylum-a right denied: a critical analysis of European asylum policy*. Abingdon, United Kingdom: Routledge.
- Organisation Mondiale de la Santé. (1948). Constitution de l'Organisation Mondiale de la Santé. Consulté à l'adresse <http://apps.who.int/gb/bd/PDF/bd47/FR/constitution-fr.pdf?ua=1>
- Pouchard, A., & Breteau, P. (2015). Le nombre de migrants et de réfugiés a explosé au XXI^e siècle. Consulté à l'adresse http://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2015/09/03/le-nombre-de-migrants-et-refugies-a-explose-au-xxie-siecle-dans-le-monde_4744977_4355770.html#9VWdFItIVoy0JU7m.99
- Ricoeur, P. (1985). *Temps et récit III. Le temps raconté*. Paris, France: Seuil
- Robjant, K., Hassan, R., & Katona, C. (2009). Mental health implications of detaining asylum seekers: Systematic review. *The British Journal of Psychiatry*, 194(4), 306-312. doi: 10.1192/bjp.bp.108.053223
- RT. (2016). Fire breaks out at refugee camp in northern Greece. Consulté à l'adresse <https://www.rt.com/news/340368-fire-refugee-camp-greece/>
- Sasso, L., Bagnasco, A., & Ghirotto, L. (2016). *La ricerca qualitativa: una risorsa per i professionisti della salute*. Milano, Italy: Edra.
- Silove, D., Steel, Z., & Watters, C. (2000). Policies of deterrence and the mental health of asylum seekers. *Jama*, 284(5), 604-611.
- Silove, D., Ventevogel, P., & Rees, S. (2017). The contemporary refugee crisis: An overview of mental health challenges. *World Psychiatry*, 16(2), 130-139. doi: 10.1002/wps.20438.
- Stavropoulou, M. (2016). Protection des réfugiés en Europe : le temps d'une refonte complète est-il venu ?, *Revue Migrations Forcées*, 51, 7-9. Consulté à l'adresse <http://www.fmreview.org/fr/destination-europe/stavropoulou.html>

Steel, Z., Chey, T., Silove, D., Marnane, C., Bryant, R. A., & Van Ommeren, M. (2009). Association of torture and other potentially traumatic events with mental health outcomes among populations exposed to mass conflict and displacement: A systematic review and meta-analysis. *Jama*, 302(5), 537-549. doi: 10.1001/jama.2009.1132.

Stephenson, S. M., Smith, Y. J., Gibson, M., & Watson, V. (2013). Traditional weaving as an occupation of Karen refugee women. *Journal of Occupational Science*, 20(3), 224-235. doi: 10.1080/14427591.2013.789150

The Economist. (2015). Europe starts putting walls up: Germany and other countries reimpose border controls. [Web article] Consulté à l'adresse <https://www.economist.com/europe/2015/09/19/europe-starts-putting-up-walls>

The Guardian. (2017). Welcome to prison: winter hits in one of Greece's worst refugee camps. Consulté à l'adresse <https://www.theguardian.com/world/2017/dec/22/this-isnt-europe-life-greece-worst-refugee-camps>

UNHCR. (1951). Convention and protocol relating to the status of refugees. Consulté à l'adresse <http://www.unhcr.org/3b66c2aa10>

UNHCR. (2016a). Shelter struggle in Greece as winter arrive, EU urged to speed the relocations. Consulté à l'adresse <http://www.unhcr.org/news/briefing/2016/12/584a77754/shelter-struggle-greece-winter-arrives-eu-urged-speed-relocations.html?query=greece%20sites>

UNHCR. (2016a). Site profile. Diavata. Consulté à l'adresse <http://www.unhcr.org/gr/sites/profiles/week3/pdf/Diavata.pdf>

UNHCR. (2016b). Greece: UNHCR concerned at conditions in new refugee sites and urges that alternatives be found. Consulté à l'adresse <http://www.unhcr.org/news/briefing/2016/5/57480cb89/greece-unhcr-concerned-conditions-new-refugee-sites-urges-alternatives.html?query=greece%20sites>

- UNHCR. (2017). *Europe Monthly Report: September 2017*. Consulté à l'adresse <http://www.unhcr.org/58d8e8e64.pdf>
- UNHCR. (2018a). *Europe Keydata 2017. Arrivals to Europe*. Consulté à l'adresse <https://data2.unhcr.org/en/documents/download/62326>
- UNHCR. (2018b). Greece: Accommodation update. Consulté à l'adresse <https://reliefweb.int/report/greece/greece-accommodation-update-february-2018>
- UNHCR. (2018c). Greece: Cash assistance. Consulté à l'adresse <https://reliefweb.int/report/greece/unhcr-greece-cash-assistance-february-2018>
- UNICEF & REACH. (2017). Access to education of refugee and migrant children outside accommodation (open) sites Athens and Thessaloniki. Consulté à l'adresse https://reliefweb.int/sites/reliefweb.int/files/resources/REACH_GRC_Access_to_Education%20final.pdf
- Van Ommeren, M., Saxena, S., & Saraceno, B. (2005). Mental and social health during and after acute emergencies: Emerging consensus?. *Bulletin of the World Health Organization*, 83(1), 71-75.
- Van Wyk, S., & Schweitzer, R. D. (2014). A systematic review of naturalistic interventions in refugee populations. *Journal of Immigrant and Minority Health*, 16(5), 968-977. doi: 10.1007/s10903-013-9835-3.
- Wain, J-F. (2017). Les abris destinés aux réfugiés qui arrivent en Grèce, 2015-17, *Revue Migrations Forcées*, 55, 20-22.
- World Health Organization. (2000). Rapid Assessment of Mental Health Needs of Refugees, Displaced and Other Populations Affected by Conflict and Post-Conflict Situation. Genève, Suisse: OMS/WHO.

World Health Organization. (2012). *Measurement of and target-setting for well-being: An initiative by the WHO Regional Office for Europe*. Genève, Suisse: OMS/WHO.

World Health Organization. (2014). Mental health : A state of well-being. Consulté à l'adresse http://www.who.int/features/factfiles/mental_health/en/

Zimmerman, C., Kiss, L., & Hossain, M. (2011). Migration and Health: A Framework for 21st Century Policy- Making. *PLoS Medicine*, 8(5), doi: 10.1371/journal.pmed.1001034

Annexes

Annexe 1: Canevas des questions d'entretien

- Let me know you, tell me something about you: who are you?
 - Where are you from?
 - How long are you in Diavata ?
- How is your day in Diavata camp going from waking up to going to bed?
 - What do you do during the day?
 - Do you have any activity?
- What is important for you here, in this camp?
 - Is there something about your life in the camp that makes you feel good?
- What is particularly difficult for you here?

Annexe 2: Résumé des entretiens avec les participants

Entretien 1 – 16 janvier 2018 – Qasim, 29 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'un jeune homme célibataire de 29 ans originaire de Iraq. Il est arrivé en Grèce avec ses parents et son frère, il y a 2 ans. En Iraq la vie était très difficile, il souligne ne pas être musulman mais d'ethnie yézide, et donc persécuté par l'ISIS. Il n'aimait pas les traditions en Iraq, Il considère la culture trop fermée e parfois « absurde », il a de la peine à la partager. Il raconte d'une jeune fille de 14 ans qu'il connaissait qui avait commencé à sortir avec un garçon et d'un jour à l'autre elle a disparu et que ce genre de chose arrivent souvent. Il considère l'Iraq comme un pays pas sur pour vivre. Il insiste ne pas être venu

en Grèce pour voler le travail à la population. Depuis l'Iraq il est arrivé en Turquie et avec sa famille ils ont essayé de rejoindre les Iles grecques par bateau. La police les a interceptés et renvoyés en Turquie. Ils ont passé 5 jours dans une prison souterraine, avec à disposition que de l'eau et du pain (il raconte cette histoire en souriant et il rigole du fait que le pain était toujours sec). A la deuxième tentative ils sont arrivés à Lesbos. Au moment de l'enregistrement, ils lui ont demandé s'il voulait demander asile en Grèce où dans le reste de l'Europe, dans ce deuxième cas il serait renvoyé en Turquie pour l'évaluation de la demande. Il ne voulait surtout pas retourner dans ce pays et il a demandé asile en Grèce. Après 2 ans d'attente il a reçu les documents pour pouvoir y rester. Dans 6 mois il devra laisser le camp et se trouver un endroit où vivre, il ne recevra plus les allocations mensuelles du Cash programme, et il devra donc trouver travail.

La vie au camp

Q. vit dans le camp de Diavata depuis 1 ans et demi environ. Il dit ne pas faire beaucoup de choses pendant la journée. Par rapport à quand il est arrivé, il n'y a que deux associations qui sont restées actives, tous les autres sont parties suite à l'emplacement des containers en 2017. La seule activité qu'il fait c'est d'aller à Thessalonique se promener et chercher un travail. Deux fois par semaine il suit un cours d'anglais.

Il exprime ne pas se sentir accepté par les grecs en tant que réfugié et que cela le blesse beaucoup. Il y a quelque mois, il avait un trou dans le périmètre du camp qui donnait accès à un petit village. Les villageois se sont plaints parce qu'ils ne voulaient pas que les réfugiés viennent dans le village. Il affirme avoir peur que le jour où il quittera le camp et devra se chercher un emploi, personne ne voudra l'engager parce qu'il est un réfugié. Il dit être inquiet et stressé par rapport à son avenir et qu'il pense à cela tous les jours. Il dit que les grecques ne veulent pas des réfugiés, car eux-mêmes n'ont pas de travail, pas d'argent et ne peuvent pas s'assumer l'accueil d'autant de personnes. Il dit comprendre qu'il y a la crise et que la Grèce est un pays pauvre. Il pense que ça serait plus simple si les réfugiés pouvaient continuer leur voyage en Europe et se distribuer sur le territoire, mais au contraire ils sont tous bloqués ici et ça pose problèmes pour les grecs.

Il critique qu'il y a peu de cours d'anglais et beaucoup de monde qui les suit, il y va donc quelques fois par semaine mais il voudrait progresser plus. Il apprécie la distribution de fruits et légumes de l'association, les personnes n'ont pas beaucoup d'argent et c'est un petit aide pour les familles. Ça lui fait plaisir que l'association aide les familles au camp et que les bénévoles s'arrêtent souvent à discuter avec les gens. Avec sa famille ils

reçoivent 600.- euro par mois, il dit ne pas pouvoir se permettre d'acheter des nouveaux vêtements. Les jeans et la veste qu'il porte il les a reçus à Lesbos. Il considère humiliant et ça l'embête beaucoup de ne pas pouvoir se permettre des vêtements nouveaux et devoir toujours compter sur quelqu'un pour avoir des habits.

Il apprécie les logements, par rapport aux conditions de vie dans le camp, ici sa famille peut cuisiner à l'intérieur du container et ne pas devoir manger la nourriture distribuée toute prête. Ils cuisinent souvent du riz, des légumes et le couscous. Il apprécie pouvoir manger ce qu'il a l'habitude de manger et qu'il aime. De plus, le fait que les containers soient isolés est un aspect très important, il dit avoir vécu le changement des tentes au container et là il se sent beaucoup plus en sécurité et avec son propre espace.

Il aimerait plus d'activités pendant la journée, même juste un endroit où pouvoir aller boire le chai et discuter entre eux. Ça permettrait de remplir les journées, se tenir occupé et ne pas avoir autant de temps pour penser au passé et à la distance avec d'autres membres de la famille.

Observations et impressions personnelles

Lors de l'entretien il paraît en colère, il tape son poing sur l'autre main plusieurs fois, notamment lorsqu'il parle des discriminations qu'il ressent envers lui et les autres réfugiés.

Nous sommes assis sur un banc l'un à côté de l'autre et il ne me regarde presque jamais, parfois il regarde complètement de l'autre côté.

Je lui ai demandé en fin de matinée si nous pouvions prendre un moment pour parler, il m'a suivie et attendue toute la journée. Il a envie de parler, de raconter, de partager son histoire. Sans hésitation il me raconte qui il est, d'où il vient, d'une partie de difficultés qu'il a rencontrées dans sa vie. Avec lui, il est difficile de rester sur les questions que je pose. Souvent il répond à côté et je dois insister avec ma question ou la formuler différemment. Il raconte beaucoup de détails du voyage jusqu'à Lesbos ainsi que de la période passée en Turquie. Peu est dit par rapport à la vie au camp et ce n'est qu'après une certaine insistance de ma part.

J'ai l'impression qu'il apprécie la distribution de fruits et légumes plus que pour son utilité en soi, pour la considération que l'association donne aux résidents et aux problèmes financiers qu'il rencontrent. Pendant cette activité nous demandons toujours à trois ou quatre personnes de nous aider avec la mise en place, la distribution et la traduction dans d'autres langues. Qasim vient presque à chaque fois nous donner un coup de main.

L'image que les personnes ont des réfugiés s'agit d'un aspect qui le touche beaucoup et qui le préoccupe. Il est inquiet qu'une considération négative des réfugiés en Grèce pourrait freiner à sa recherche d'un emploi.

En fin d'entretien il me remercie d'avoir parlé avec lui plusieurs fois.

La semaine d'après il est venu me chercher alors que j'étais en train de faire une autre interview en disant qu'on devait encore parler.

Entretien 2 – 17 janvier 2018 – Marion, 20 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'une jeune fille âgée de 20 ans originaire de Afghanistan. Elle est arrivée il y a deux ans en Grèce avec sa mère, sa sœur de 12 ans et son frère de 5 ans (à l'époque 10 et 3 ans). Son père se trouve déjà en Allemagne, ils ont fait la demande pour la réunification familiale, récemment acceptée. En Afghanistan elle venait de commencer les études en droit quand avec sa famille ils sont parti. Durant le voyage un cousin à sa mère et deux autres amis à lui était avec eux. Elle allait à l'université de 6h à 12h, ensuite elle rentrait manger chez elle, l'après-midi elle suivait un cours d'anglais. Elle aimait sa vie en Afghanistan mais affirme être difficile en terme de sécurité, spécialement pour les femmes. Pour les filles aller à l'école était dangereux, plusieurs fois des menaces de bombardements des écoles féminines ont été annoncées. Elle décrit la vie dans son pays d'origine comme étant très difficile, caractérisée par une peur constante pour elle et sa famille. Elle raconte d'un supermarché dans son village, à 10 minutes de distance de ceux elle, qui, en 2016, a été détruit à cause de l'explosion d'une bombe kamikaze. Elle décrit les vitres de sa maison qui tremblaient. A chaque fois qu'elle passait à proximité de ce supermarché elle avait peur qu'une autre bombe pouvait exploser.

Il y a deux ans elle est arrivée à Lesbos avec sa famille par bateau. Elle décrit le canot pneumatique de 6x9m dans lequel il y avait une cinquantaine de personnes, le voyage a duré deux ou trois heures. Plus ils s'approchaient de la Grèce plus il y avait des vagues, jusqu'à qu'un bateau des gardes côtes grecque les a embarqués et portés au centre d'identification et d'enregistrement de Moria. Sa sœur pleurait pendant tout le trajet. Comme ils sont arrivés 3 jours avant l'accord stipulé entre Turquie et EU, ils sont restés seulement quelques jours sur l'île pour ensuite être déplacé à Athènes, elle affirme avoir eu de la chance. Elle décrit le bateau qui les a amenés sur le continent comme étant énorme, elle était heureuse et se sentait en sécurité. A ce moment elle pensait être en route vers l'Allemagne. Depuis Athènes, avec sa famille ils ont décidé de poursuivre la route vers le nord, à pied. Ils ont quitté le camp et se sont dirigés en Serbie où ils se sont arrêtés

quelques semaines dans un camp de fortune. Dans ce lieu il y avait vingt familles dans le même hangar, ils devaient manger dans des zones communes mais c'était compliqué d'avoir suffisamment de place et de devoir manger assis par terre. Elle se souvient particulièrement des températures très basses, aussi à l'intérieur des hangars, il n'y avait pas de chauffage et une fois il a même neigé. Elle dit avoir beaucoup souffert dans ce camp et ces conditions ont poussé elle et sa famille à retourner en Grèce et opter pour une procédure de réunification familiale depuis là. Elle dit ne jamais pouvoir oublier le camp en Serbie, elle y pense souvent. Quand elle raconte à ses amis ou famille restés en Afghanistan du voyage qu'elle a dû affronter, ils sont tous impressionnés, elle dit être consciente que ce n'était pas facile et qu'avec sa famille ils ont été très courageux.

La vie au camp

Elle vit dans le camp de Diavata depuis 1 an et demi. Dans le container elle partage la chambre avec sa sœur, sa mère et son frère, les deux partageant le même lit. Elle n'aime pas vivre ici, maintenant tout ce qu'elle veut est de pouvoir aller en Allemagne, c'est cet espoir qui lui donne la force et l'énergie pour affronter chaque journée. Elle dit ne pouvoir jamais oublier le voyage jusqu'en Grèce, elle y pense souvent. En parlant de sa situation elle dit « now our work is finish, we just have to wait that our time comes », elle dit avoir fait tout ce qu'elle pouvait pour arriver en Europe, dorénavant elle ne peut plus rien faire, son voyage n'est plus dans ses mains et elle doit juste attendre que les procédures administratives suivent leur cours.

Elle apprécie la sécurité de ce pays et la gentillesse des grecs. Elle considère la Grèce comme un pays très ancien et différent des autres pays d'Europe à son avis plus modernes. Il n'y a rien à faire dans le camp, elle dit avoir pris beaucoup de poids depuis qu'elle vit ici. Le matin elle va au cours d'anglais, elle retourne manger chez elle et quelques fois par semaine elle va l'après-midi au Woman Space où ils organisent des petits ateliers et workshops pour les femmes. Elle y va avec sa mère et certaines de ses amies. Elle va volontiers et dit lui faire du bien. Elle aime faire les activités créatives et passer du temps avec les autres femmes à discuter.

Elle apprécie aussi la présence d'une enseignante d'anglais qu'elle considère comme son amie et qui passe parfois la saluer et discuter avec elle et sa famille.

Avec sa sœur elles cuisinent parfois, spécialement des gâteaux. Elle aime cette activité et passer du temps avec sa sœur avec laquelle elle s'entend bien même si plus jeune qu'elle. Ces activités l'occupent pendant la journée et elle dit se sentir bien pendant ces moments.

Le fait d'être avec sa famille la fait sentir en sécurité face à l'angoisse produite par les souvenirs du passé. Ils ont décidé de dormir tous dans la même chambre.

Sa famille a reçu la réunification familiale avec le père en Allemagne, ils vont pouvoir partir bientôt, ils sont en attente de recevoir les informations et les tickets pour le voyage, elle dit que l'attente est stressante. Elle raconte du moment où elle a reçu la nouvelle et toute sa famille s'est mise à pleurer de joie. En le racontant elle dit se sentir encore heureuse comme ce jour-là. Elle est très contente de pouvoir partir mais elle ne sait pas quoi s'attendre en Allemagne et est inquiète par rapport à la langue qu'elle ne maîtrise pas du tout. Elle pose beaucoup de questions sur moi, elle veut savoir de mes activités en Suisse, sur ma formation et sa durée, sur ma famille et mes amis. Elle me demande également conseil sur quoi faire une fois arrivée en Allemagne si continuer les études, chercher un travail ou faire un cours d'allemand.

Observations et impressions personnelles

Elle est très souriante, même lorsqu'elle parle des moments plus difficiles où elle raconte de sa vie en Afghanistan, des bombardements et du voyage en bateau vers la Grèce.

Nous sommes dans son container dans une des deux chambres, assises face à face sur les deux lits.

Il s'agit de la première personne avec laquelle j'ai l'occasion de parler qui a obtenu la réunification familiale et a donc le droit de pouvoir continuer le voyage. C'est une autre étape de la vie au camp qui ouvre à d'autres réflexions et préoccupations plus concrètes par rapport à l'avenir. Elle se pose les questions de la langue en Allemagne, de sa formation et de comment on vit en Europe dehors un camp de réfugiés. Il est difficile de rester centrés sur mes questions, auxquelles elle répond très brièvement pour ensuite parler soit de la vie en Afghanistan soit de comment ça sera en Allemagne.

Entretien 3 – 19 janvier 2018 – Joram, 41 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'un homme de 41 ans, originaire de Syrie, marié et père de 5 enfants, âgés entre 3 et 12 ans. Dans son pays d'origine il a étudié dans une université de commerce et il a travaillé dans une entreprise pour ensuite aller travailler comme chauffeur de taxi. En Syrie il a un frère et une sœur.

Il décrit la vie en Syrie comme étant très difficile, il ne pouvait pas aller travailler à cause des bombardements et personne ne pouvait les aider. En Syrie pour les enfants était très dangereux, il n'y avait plus d'école, pas de médecins et peu de nourriture. En Syrie il était

impossible de savoir qui était les ennemis ou les amis. À 19h le soir ils devaient tous s'enfermer dans la maison, éteindre les lumières et aller dormir à cause du danger des bombardements. L'électricité ne marchait pas toujours et l'eau n'était pas buvable. Avec sa femme et ses enfants il sont parti pour rejoindre l'Europe. Il dit avoir pris la décision uniquement pour ses enfants. Ils sont d'abord allés en Iraq, ensuite en Turquie et puis par bateau sur les îles grecques il y a 1 an et demi. Il raconte du voyage en bateau comme étant très stressant, il tenait tous les bagages et tenait dans les bras les deux enfants plus jeunes. Cela fait 8 mois qu'ils vivent au camp de Diavata.

La vie au camp

A Diavata la seule activité qu'il a est un cours d'anglais d'une heure l'après-midi qu'il suit avec sa femme et une quinzaine d'autres personnes. Il dit être difficile d'apprendre quelque chose car une seule enseignante est présente et les participants ont des niveaux différents. De plus, avec sa femme ils doivent amener les deux filles âgées de 3 ans car ils n'ont personne qui pourrait les tenir occupées et il est vite distrait par celles-ci.

La vie à sept dans un seul container est problématique, ses enfants se disputent souvent et l'espace est très limité. Et en général la vie dans un camp qui compte autant de monde est compliquée. Il dit que tous les résidents du camp se sentent bloqués ici, que personne ne veut vivre dans ce lieu, tout le monde veut aller en Allemagne ou en Belgique. Il se dit en colère de ne pas pouvoir partir.

Il parle de la Grèce comme étant très jolie, il apprécie les personnes mais comprend qu'il s'agit d'un pays avec des grosses difficultés économiques. De plus, il affirme que la Grèce est plus proche de la Turquie et des pays arabes et donc différente des autres pays d'Europe. Il dit se sentir en sécurité ici mais qu'il le sentira encore plus une fois quitté la Grèce. Il affirme se sentir un étranger, sentir une différence par rapport à la population européenne, surtout à cause de langue et des habitudes culturelles. Cependant, il ne pense jamais à retourner en Syrie tant qu'il y aura la guerre.

Il apprécie qu'ici leurs enfants sont en sécurité et peuvent suivre l'école. Il est très rassuré par rapport à l'avenir de ses enfants. Ici ils ont plus de chances qu'en Syrie et cela l'apaise énormément. A son avis le plus important serait pour les associations d'aider les enfants et après les adultes.

Observations et impressions personnelles

Joram est très agité, au débout de l'entretien j'ai de la peine à comprendre son discours. Sa connaissance de l'anglais est plutôt limitée. Il est très stressé et le volume de sa voix très forte.

Nous sommes assis à côté, sur un banc à la place de jeux.

J'ai beaucoup de peine à focaliser le discours sur la vie au camp. Il raconte beaucoup des conditions de vie difficiles en Syrie et de ses enfants. Le discours tourne au tour de ceux-ci, comme si sa personne s'anéantissait derrière ses enfants, confirmé par le fait qu'il ne parle presque jamais de lui. Je vois que tout ce qu'il fait c'est en fonction de sa famille. Il ne parle pas beaucoup de son occupation du temps, je le vois souvent à la place de jeux avec les deux filles plus petites.

Entretien 4 – 22 janvier 2018 – Maryam, 36 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'une femme de 36 ans, originaire d'Afghanistan, mariée avec 3 enfants, deux garçons (16 et 4 ans) et une fille (12 ans). En Afghanistan elle a dû arrêter l'école à 14 ans à cause des combats, elle ne travaillait pas. A 15 elle s'est mariée. Elle a vécu 9 ans en Iran à cause de la guerre, où la situation était tout de même difficile, pour ensuite retourner en Afghanistan. Le mari vit actuellement en Allemagne depuis quelques années. Il s'est enfuit avant le reste de la famille car il était agent militaire et il était en danger, il a reçu plusieurs menace et chants. Suite au départ de celui-ci, elle a habité avec ses parents, son frère et les enfants dans la même maison. La situation pour les femmes était très difficile, notamment par rapport à la sécurité. Elle était toujours inquiète quand sa fille allait à l'école que quelque chose pouvait lui arriver.

En Afghanistan elle dit qu'elle aimait le temps, les quatre saisons, mais elle ne pouvait plus supporter l'insécurité et la peur tous les jours. Une fois une bombe a explosé dans l'école de sa fille, elle du courir à l'école, sa fille avait pu se mettre à l'abris.

Elle a fait le trajet jusqu'en Grèce avec d'autres familles de Kabul, ils sont arrivés il y a 2 ans et 3 mois. Avec ses enfants ils ont obtenu la réunification familiale, ils vont partir dans quelques semaines.

La vie au camp

Cela fait 2 ans qu'elle vit à Diavata. Elle décrit la vie au camp comme étant difficile, son mari n'est pas avec elle, elle n'a personne pour l'aider. Elle doit s'occuper seule des 3

enfants et c'est très difficile. Durant la journée elle dit ne pas faire beaucoup, elle fait le ménage, à manger, parfois elle va à Thessalonique et le reste du temps elle discute avec les autres femmes afghanes. Une fois par semaine elle participe au Woman Space organisé par Arsis à l'intérieur du camp, où elle a du plaisir à participer. Elle apprécie que dans le camp une division géographique en fonction du pays d'origine et appartenance religieuse a été faite. Elle passe beaucoup de temps avec les autres familles afghanes habitant à côté d'elle. Elle peut s'asseoir dans les containers avec les autres femmes et parler du temps où elles étaient en Afghanistan, du voyage pour arriver en Grèce et du fait que les autres personnes ont aussi des membres de la famille en Allemagne. Pouvoir partager les difficultés rencontrées avec les autres femmes est très bénéfique pour elle, cela la fait sentir comprise, en retrouvant les mêmes difficultés et les mêmes sentiments chez les autres. Elle se sent moins stressée et moins seule. Avoir obtenu la réunification familiale a été très confortant. Elle aime aussi quand les gens viennent lui parler, elle apprécie ma présence, que je lui demande de comment elle va. Elle apprécie la distribution de fruits et légumes, cela l'aide beaucoup. Elle est contente de savoir que ses enfants sont en sécurité ici, elle ne se sent pas stressé à chaque fois qu'ils sortent, et elle est rassurée qu'une fois arrivé en Allemagne ils pourraient continuer leur formation. Par rapport au camp d'Athènes, ici les conditions sont meilleures, le container est isolé.

Elle appréciait que quand elles étaient à Athènes, le camp était plein d'Afghans et elle avait beaucoup de contacts. Il y avait aussi des organisations qui distribuait des habits, chaussures, jouets pour enfants. Cela l'aidait beaucoup parce que maintenant elle ne peut plus se permettre d'acheter ce genre de choses. Il y avait un espace pour les femmes où elle pouvait boire le thé.

Elle est très stressée d'aller en Allemagne mais elle ne sait pas dire pourquoi ; après deux ans elle a établi des liens ici. Elle ne connaîtra personne, ni la langue. Elle est préoccupée par rapport à l'éducation de ses enfants, qui pour deux ans n'ont pas pu continuer leur formation. Elle a peur que son mari puisse être en colère pour cela et qu'il s'attende de voir son fils majeur déjà avocat, docteur ou autre. Son mari a suivi des cours d'allemand alors qu'eux n'ont rien appris de cette langue. Elle raconte d'un hôtel qui a explosé il y a quelque jour, pas loin de son village, en mettant l'accent sur comme il était joli avant.

Dans ce camp il y a beaucoup de personnes d'autres pays et c'est difficile la cohabitation. Elle n'a aucun contact avec les personnes d'autres pays, la langue est différente.

Observations et impressions personnelles

Elle est très renfermée sur elle-même, elle balance son corps en avant et en arrière. Elle ne parle pas beaucoup et tient son fils dans ses bras. Son regard est très triste.

Nous sommes dans la chambre de son logement, assises sur deux lit, face à face.

Cette a l'aire très triste. Elle était très seule et durant ces deux années au camp elle a pu profiter du support des autres personnes ayant vécu des expériences similaires, ce qui l'a beaucoup soutenue et rassurée. Or, proche du départ, elle évoque peu d'éléments négatifs par rapport à la vie au camp et elle insiste sur le support reçu. Les éléments problématiques dans sa situation actuelle sont exprimés surtout par rapport à ce qui l'attend en Allemagne, comme si la proximité au départ faisait réévaluer le vécu au camp.

Entretien 5 – 22 janvier 2018 – Isaam, 23 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'un jeune homme de 23 ans originaire de Iraq, d'ethnie Yézide. Il a étudié économie et commerce à l'université, il a terminé ses études. Il raconte avoir vécu 2 ans dans un camp pour « internally displaced » en Iraq suite aux persécution de son peuple. Il y a 4 mois il est arrivé en Grèce avec son cousin. Plusieurs personnes de son ethnie ont été toué ou ils se sont enfuit dans la forêt. Les conditions dans le camp en Iraq étaient désastreuses, les containers étaient surpeuplés, il n'y avait pas d'électricité, pas d'eau ou des services. Il est arrivé à pied jusqu'en Turquie et ensuite il a pris un canot pneumatique pour traverser la rivière qui détermine la frontière avec la Grèce. Il raconte de plusieurs personnes tombées à l'eau lors de la traversée. Son cousin et lui ont aidé plusieurs familles avec les enfants, ils le tenaient dans leur bras. Son objectif est d'aller en Allemagne rejoindre ses deux frères, continuer ses études et trouver un travail.

La vie au camp

Dans le camp, il vit qu'avec son cousin, ils ont donc beaucoup de place et il ne se plaint pas de cela. Il passe la plupart du temps dans son container avec ses amis, à jouer au poker, aux cartes, et fumer la shisha. Quand il fait beau ils organisent des tournois de volley dans un terrain externe au camp, le terrain principal est toujours occupé par les arabes. Il a beaucoup de contacts et d'amis, tous de la même origine ethnique que lui. Il dit passer des bons moments avec eux ce qui représentent une source de soutien.

Il est content de ce camp, il dit se sentir en sécurité, il n'y a pas de bombardement ou de persécution, il apprécie les conditions des container, l'espace, la sécurité et la possibilité

de pouvoir rejoindre la ville. Il compare plusieurs fois les conditions dans ce camp avec celles du camp en Iraq, et il est donc content d'être ici.

Par rapport aux difficultés dans le camp, il n'en trouve aucune. Cependant, il parle beaucoup des différences avec les autres religions et ethnies et le considère comme étant un problème important. Il reporte être compliqué de vivre avec des personnes d'origines et croyances différentes. La plupart du temps ils s'évitent, ils n'ont aucun contact dans le camp. Pour les activités sportives ils doivent aller jouer à l'extérieur du camp car le seul terrain existant à l'intérieur est occupé par les arabes. Il y a parfois des conflits. Il raconte d'une bagarre qui a eu lieu il y a quelques mois où toutes les organisations ont quitté le camp, y compris la police.

Quand je lui demande si dans ce camp il manque quelque chose, il répond que ça n'a pas d'importance pour lui ici, comme on vit ici, il veut juste aller en Allemagne.

Observations et impressions personnelles

Au début de l'entretien il est très stressé, il se tient les mains et il les frotte. Il est très enfermé sur lui-même. Par la suite il se lâche, il rigole quand il me raconte des moments passés avec ses amis à jouer au poker et fumer la shisha. Nous sommes dans son container, assis face à face, son cousin est également présent.

Il parle et il sourit beaucoup. Je me sens très à l'aise et un peu soulagée à entendre qu'il est content ici. Le fait qu'il avait déjà vécu dans un camp de réfugiés me donne l'impression qu'il s'est habitué à vivre dans telles conditions. Je le vois presque tous les jours jouer au volley avec ses amis, ils sont toujours en groupe. Ils sont très unis, ils portent tous le même bracelet qui représente un objet sacré pour son peuple et qui marque l'appartenance à l'ethnie yézide. Il me montre les photos de sa maison qui a été brûlée lorsque nous sommes avec tous ses amis. Les jours qui ont suivi l'entretien, j'ai été invitée plusieurs fois par son groupe d'amis à participer aux tournois de volley et à jouer aux cartes.

Entretien 6 – 23 janvier 2018 – Amir, 32 ans

Éléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'un homme de 32 ans, marié et père de deux enfants de 6 et 9 ans. Originaire de Iraq et d'ethnie Yézide. Il décrit sa vie avant l'arrivée de l'ISIS comme étant heureuse, il avait une belle maison, une voiture, il gagnait beaucoup d'argent, il travaillait comme maçon et il a toujours travaillé beaucoup dans sa vie. Pour 10 ans il a épargné son argent

et tout seul il a construit une maison pour sa grand-mère et une pour lui. Avec l'arrivée de l'ISIS les musulmans de son village se sont converti et même les personnes avec lesquelles il avait des bonnes relations ont commencé à persécuter les Yézides. Il a pu passer 1 heure dans sa nouvelle maison et après il a du s'enfuir. Sa femme et ses enfants étaient loin de lui à ce moment, il a pu les rejoindre par la suite.

Il raconte du génocide des Yézides, les hommes d'ISIS tuaient les enfants et les hommes et prenaient les femmes avec eux.

Avec sa famille et sa grand-mère il ont marché jusqu'en Grèce et ils sont depuis 2 mois au camp de Diavata.

Il est très en colère avec l'ISIS et les musulmans en général. A cause de l'ISIS il a tout perdu, sa maison dans laquelle il avait investi beaucoup d'argent et de travail.

Leur but est d'arriver en Allemagne et rejoindre sa mère et ses frères.

La vie au camp

Dans le camp, il vit avec sa famille et sa grand-mère. Pendant la journée ils n'ont pas beaucoup d'activités. Avec sa femme ils suivent des cours d'anglais et ils vont une fois par jour en ville. Dans le camp de Diavata, il y a beaucoup de musulmans et peu de yézides, ils ont donc peu de contacts et de relations avec les autres résidents du camp. Ils ont des amitiés avec trois autres familles ; ils sont toujours très tendus quand il s'agit d'interagir avec des musulmans. Sa femme reste la plupart du temps dans l'appartement, elle a peur de sortir et se retrouver face à des musulmans. Comme ici il ne peut pas travailler, pendant ses journées, il aide sa femme à faire à manger.

Les enfants vont à l'école et il est très content qu'ils apprennent l'anglais pour pouvoir se débrouiller dans l'avenir.

De manière générale il ne parle pas beaucoup de comment c'est vivre dans ce camp. Il dirige souvent le discours sur le passé et les injustices que son peuple a subi. Il décrit sa vie au camp comme un moment de transition, de pause, avant de continuer leur parcours et rejoindre l'Allemagne. Il répond difficilement aux questions concernant la vie au camp. Ce qui lui donne l'énergie pour se lever toutes les matins est l'espoir de pouvoir partir d'ici et rejoindre l'Allemagne. Il dit aussi être content que sa famille va bien, qu'ils sont tous en sécurité ici et ils sont tous ensemble, contrairement à d'autres familles yézides. Pour cela il remercie Dieu.

Il dit être difficile de vivre nombreux dans un camp qui a peu de place. Il raconte que pendant les premières semaines il était le seul à nettoyer les zones communes et les

espaces entre les containers, il a donc proposé que chaque semaine soit un container différent à nettoyer. Il est content de ce changement, même si ce n'est pas toujours respecté.

Il se voit dans 10 ans comme heureux, avec sa famille et avec un travail qui aime, qui l'occupe et qui lui permet de gagner de l'argent pour sa famille

Observations et impressions personnelles

Il est très accueillant, très gentil et souriant. Quand il raconte de son passé il change d'expression faciale, il est angoissé et exprime beaucoup de colère. Quand il parle de son avenir en Allemagne il sourit. Il a de la peine à parler en anglais, il veut dire beaucoup de choses mais l'obstacle de la langue et les fortes émotions rendent son discours difficile à comprendre. Plusieurs fois je dois demander de répéter afin d'être sûre d'avoir bien compris. Nous sommes assis à la cuisine, sa femme est avec nous.

Je me sens à l'aise avec lui. J'ai l'impression qu'au camp il est dans une sorte de limbe, il n'arrive pas à parler de la vie dans ce lieu, où très difficilement. C'est comme s'il avait éteint les pensées, il attend, passif, de pouvoir poursuivre son voyage.

Sa femme et lui sont très content que je sois allée leur parler, ils m'ont invitée à retourner chez eux quand je peux. Ils m'offrent à manger et me remercient plusieurs fois.

Entretien 7 – 24 janvier 2018 – Haifa, 17 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'une jeune fille de 17 ans originaire de Iraq. Lors de son enregistrement par les autorités grecques, une erreur s'est produit et il a été noté qu'elle a 2 ans de plus.

Elle est restée dans un camp de réfugiés en Turquie pour 3 ans et actuellement elle vit à Diavata depuis 3 mois. En Turquie les conditions étaient bien pire, elle vivait dans une tente, pour 3 ans elle n'a pas pu aller à l'école ni avoir aucun service de support et aide.

Ses parents se trouvent déjà en Allemagne depuis 2 ans, elle espère pouvoir les rejoindre le plus vite possible.

La vie au camp

Dans le camp elle vit avec ses deux frères (24 et 20 ans) et ses deux sœurs (20 et 19 ans), tous célibataires. Pendant la journée elle chatte avec sa famille et ses amis sur les réseaux sociaux et elle reste avec ses amies et amis. Ils organisent des déplacements tous ensemble à Thessalonique ainsi que des tournois de volley. Elle suit des cours d'anglais au camp.

Elle décrit ce camp comme étant bien, par rapport à celui en Turquie où elle a vécu 3 ans et où les conditions étaient pénibles. Ici elle se sent en sécurité. Elle apprécie le fait qu'elle puisse enfin suivre des cours de langue, qui considère comme étant très important pour pouvoir avoir un travail par la suite. Elle est en colère avec les autorités pour l'erreur par rapport à son année de naissance. L'école est un aspect qui la touche beaucoup, depuis des années elle ne suit aucune formation et a peur que cela puisse lui poser des problèmes pour son avenir et avec la recherche d'un emploi. Elle dit que celle-ci n'est pas une vie, elle n'a plus rien et qu'il n'y a plus rien pour elle. Le discours tourne beaucoup autour du sujet de l'école et de son avenir. Elle a des contacts réguliers avec ses parents, ce qui lui fait du bien. Dans ce camp ce qui lui fait du bien est de pouvoir apprendre les langues. Elle aime tout ce qui concerne la musique et la danse, elle aime aller à Thessalonique pour voir les magasins d'instruments et les essayer, ça lui fait du bien. Mais elle dit se sentir seule et inquiète par rapport à ses parents, elle ne sait pas si elle pourra les rencontrer à nouveau. Avec ses frères et sœurs elle ne parle pas beaucoup, elle dit qu'ils sont tous tristes par rapport à leur situation et ils évitent d'en parler. Elle me dit apprécier la présence du coordinateur de QRT, il l'aide beaucoup en lui demandant de participer à l'organisation des activités. Quand je lui demande qu'est-ce qui lui donne la force de se lever toutes les matins, elle ne répond « rien ». Elle accepte volontiers d'organiser un cours de danse pour les adolescentes la semaine prochaine.

Observations et impressions personnelles

Elle a l'air très triste, son regard est éteint, ses lèvres tremblent, elle doit faire plusieurs pauses pour ne pas pleurer. Le volume de sa voix est très bas. Elle accepte tout de suite de me parler, je lui propose de nous rencontrer le lendemain mais elle insiste pour que cela soit tout de suite. Nous sommes assises à une table dans une salle commune.

Elle me confie avoir des moments où elle se sent très triste et avoir « negatives thoughts ». Je m'inquiète beaucoup pour elle, elle est très jeune et elle se sent très seule.

Entretien 8 – 27 janvier 2018 – Bahar, 24 ans

Éléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'une femme de 24 ans originaire du Kurdistan irakien, marié avec 2 enfants de 2 et 4 ans, en ceinte du troisième. Elle parle discrètement français. En 1999 elle est partie avec ses parents en Europe, où elle a vécu dans différents pays. Elle a passé 7 ans en Suisse à Yverdon-les-Bains, où elle a pu apprendre le français. En 2006, à cause de la

maladie de son grand-père, avec sa famille ils sont retourné en Iraq. Son frère et sa femme sont toujours en Suisse. Elle s'est mariée et a eu les enfants. Au début 2018 avec son mari et ses enfants ils sont parti à pied pour arriver en Grèce. Son espoir est de pouvoir retourner en Suisse. Elle a remarqué être enceinte une fois arrivée en Grèce, elle voulait arrêter la grossesse, mais son mari a insisté pour le garder.

Elle n'aimait pas la vie en Iraq où elle travaillait, notamment pour ses restrictions et coutumes qu'elle ne partageait pas mais obligée à suivre. Dans son pays elle était coiffeuse. Elle dit avoir dû se marier très jeune et tout de suite avoir eu des enfants, elle confie ne pas aimer avoir dû faire ça si vit et si jeune. Elle n'aime pas porter le voile ou devoir constamment se couvrir et éviter les vêtements serrés. Il y avait toujours du monde chez elle, elle devait faire le ménage, faire à manger pour les invités, les entretenir, se lever tôt le matin pour tout préparer, suivre ce que les gens et les habitudes la poussent à faire. Elle a des mauvais rapports avec la famille de son mari, beaucoup plus attachée aux traditions et coutumes.

La vie au camp

Elle vit avec ses deux enfants et son mari depuis 1 mois au camp de Diavata. Ils ont traversé la frontière terrestre entre Turquie et Grèce. Elle dit ne rien faire pendant la journée. Elle se lève tard le matin, elle amène ses enfants à la garderie et elle retourne à la maison où elle passe le reste de la journée avec son téléphone, parler avec ses parents ou sur les réseaux sociaux. Elle ne suit pas d'activités ni de cours de langues. Elle dit avoir 3 amies dans le camp et une tante avec lesquelles elle se retrouve parfois pour parler. Quand je lui demande comment c'est sa vie au camp, elle me répond qu'elle va très bien. Elle dit que sa vie au Kurdistan l'a épuisé, elle était constamment stressée, sous pression, elle était toujours fatiguée. Elle dit avoir eu beaucoup de peine à accepter les habitudes en Iraq, elle était tout le temps occupée et elle ne trouvait pas sa place. Au Kurdistan c'était dangereux et elle craignait pour sa fille qui a des problèmes cardiaques. Ici elle est contente d'avoir sa maison, ses rythmes et la liberté de pouvoir faire ce qu'elle veut. Elle se sent en sécurité, et moins préoccupé par rapport à l'état de santé de sa fille. Elle peut enfin se relaxer et prendre du temps pour elle. Elle aime la vie ici. Elle dit ressentir beaucoup de soutien de la part de son mari et la présence de ses enfants, ce qui est pour elle un point de force. Au camp elle dit aimer avoir la possibilité ici de dormir jusqu'à tard. Elle s'habille comme ça lui convient, elle fait à manger ce qu'il y a, elle dort le matin. Elle aime particulièrement le calme, le silence et pouvoir rester tranquille chez elle

sans que personne ne la dérange. Elle veut aller en Suisse mais ne pas avoir l'argent pour le voyage. Elle dit vouloir participer aux activités proposé par QRT, rester active, donner un coup de main, parler avec les gens.

Observations et impressions personnelles

Elle est très souriante, contente de pouvoir parler en français. Elle rigole quand elle se trompe de mot et qu'elle le dit en arabe. Nous sommes assises à la cuisine dans son container, ses enfants jouent à côté. A la fin de l'entretien, elle insiste pour m'offrir un pot de légume au vinaigre qu'elle a préparé.

Entretien 9 – 29 janvier 2018 – Sami, 20 ans

Eléments de l'histoire de la personne

Il s'agit d'une jeune fille de 20 ans, originaire de Syrie. Elle fait partie d'une grande famille composée de 6 filles et 3 garçons. En Syrie elle était étudiante, elle dit avoir appris l'anglais et l'islam à l'école. Son père était agent de police.

Elle a passé 8 mois à Kara Tepe, Mytilène, sur l'île de Lesbos. Elle n'allait pas à l'école car dans le camp il y avait beaucoup d'hommes et son père ne voulait pas. Elle avait donc un cousin qui allait et quand il rentrait il lui apprenait l'anglais. Elle se trouve dans le camp de Diavata depuis 5 mois. Avec sa famille ils veulent rejoindre l'Allemagne, où se trouvent son cousin et son oncle.

La vie au camp

Elle dit être difficile vivre dans le camp, les espaces sont petits (avec sa famille ils ont deux containers pour 10 personnes). Elle dit ne rien faire pendant la journée. Elle dit être trop grande pour aller à l'école, qui est généralement prévue pour les enfants jusqu'à 13 ans. Elle suit un cours d'anglais dehors le camp 3 fois par semaine. Elle joue de la guitare parfois dans son container. Le reste du temps elle le passe avec ses sœurs, faire à manger, nettoyer et assises à discuter. Elle dit être très inquiète pour sa mère (44 ans) qui est malade, elle ne savait pas me dire de quel type de maladie il s'agit. Elle dit d'aller bien mais la chose qui la préoccupe le plus c'est la santé de sa famille, de sa mère, d'une sœur qui est malade et qui est restée en Syrie et d'un cousin lui aussi malade qui se trouve en Turquie. Dans ce camp elle aime la compagnie de gens, elle dit que les filles (les enseignantes et les bénévoles) sont sympas et très gentilles. Elle trouve important que les enfants puissent aller à l'école et aussi les adultes. Elle dit que dans ce camp le problème

c'est qu'il n'y a rien à faire, il y a pas d'organisation et des bénévoles comme sur l'île qui organisaient des fêtes, des matchs de football pour les filles, des womans spaces. Il n'a pas d'activités dans ce camp qui tiennent occupé, comme était le cas sur les îles. Les femmes arabes ne vont pas à l'école et ne participent pas aux tournois sportifs ; pour elles il n'y a rien à faire et elle aimerait que plus d'activités soient proposées pour les femmes arabes. Dans ce camp il n'y a que les kurdes qui se lancent dans des activités sportives ou récréatives. Ici, ce n'est pas facile de rester à la maison parce que elle pense à la santé de sa famille et elle est triste. Son père sort du camp et va à Thessalonique presque tous les jours, à ces moments elle et ses sœurs n'ont pas le droit d'aller aux cours de langue, elles doivent rester à la maison. Elle dit ne pas aimer ça mais c'est son père qui décide. Elle aime ses sœurs et leur compagnie, elle est bien avec elles. Ensembles elles écoutent de la musique, elle aime ça et ça lui fait du bien. Elle dit qu'elle voudrait aller dans un appartement. Suite aux contrôle de santé de sa mère, le HCR leur a proposé d'aller dans un appartement mais le père a refusé, en disant que dans le camp il y a ses cousins et des amis, et ils sont donc venu dans ce camp. Ses sœurs et elle voulaient y aller mais elles ont dû faire comme leur père voulait. Elle en veut pas à son père pour ça.

Elle dit que vivre dans le camp pour une année ça ne la dérange pas, mais elle voudrait pas rester plus qu'une année.

Avec sa famille ils sont en train de s'enregistrer en Europe, mais comme ils sont nombreux ça leur prends beaucoup de temps.

Observations et impressions personnelles

J'avais rendez-vous avec S. à son container, à mon arrivée il y avait tout le monde dehors qui me regardait. Elle a salué tout le monde et nous sommes allées à la place de jeu. Nous sommes assises sur un banc, l'une à côté de l'autre. Elle est souriante, sa voix est très basse. Au débout elle a des difficultés avec l'anglais, probablement à cause du stress. Ensuite elle est plus à l'aise et elle parle discrètement. Elle a l'air timide et discrète. Je me rends compte de l'importance des liens familiaux pour elle ainsi que des traditions de sa religion. Elle accepte sa sorte même si ce n'est pas ce qu'elle veut pour elle. Je ressens la différence avec elle par rapport à d'autres filles d'autres cultures. Elle ne peut rien faire aux niveau des activités car rien est proposé exclusivement pour les femmes, cependant elle reste discrète et calme quand elle en parle. Elle a envie de participer aux activités et faire quelque chose de ses journées, mais elle ne peut pas à cause des hommes qu'y participent, et elle doit donc rester à la maison où elle se retrouve à penser à des aspects

de sa vie qui la rendent triste. Ce qui me touche le plus c'est la gestion des émotions qu'elle mobilise durant nos échanges. Malgré les difficultés auxquelles elle est confrontée en ce moment, elle reste calme et souriante.

Je l'ai raccompagnée à son container et les membres de sa famille étaient à nouveau tous dehors à nous attendre et ils nous regardaient. Une des sœurs s'est précipitée vers S. C'était un moment très ambivalent, d'un côté je me suis sentie acceptée par la famille, comme si j'étais une amie à S. avec laquelle passer du temps. Mais de l'autre côté j'ai ressenti une forte méfiance et suspicion surtout de la part des sœurs plus âgées. Ça a été un moment très forcé. C'est une famille qui est très isolées des autres, je les vois rarement loin de leur container ou avec d'autres personnes. Les filles sont très souvent entre elles assises dehors en rond, mêmes les plus jeunes. Lors d'une activité de QRT proposé aux femmes, elles sont venues à 4, elles ont communiqué uniquement avec moi et une autre bénévole. Alors que dans la pièce il y avait beaucoup d'autres femmes originaires de Syrie.

Entretien 10 – 30 janvier 2018 – Ibrahim, 27 ans

Eléments de l'histoire personnelle

Il s'agit d'un jeune homme originaire d'Iran, âgé de 27 ans, il travaillait comme conducteur de taxi dans son pays d'origine et parallèlement à cela il s'occupait en faisant des travaux occasionnels de menuiserie et de peinture. Il n'a jamais connu son père, sa mère s'est marié avec un autre homme avec lequel il a eu une fille, mariée actuellement. Il dit être une personne très solitaire, et que dans sa vie il n'a jamais demandé de l'aide à personne, il s'est toujours débrouillé seul en comptant que sur soi-même.

Il a quitté son pays en rapidité, la police l'avait arrêté à cause du volume trop haut de la musique dans sa voiture, et suite à une bagarre avec les agents, il a pris la fuite. S'il retourne en Iran, il sera mis en prison.

La vie au camp

Arrivé en Grèce il y a 1 ans et demi il n'a jamais pu travailler. Il dit que les personnes comme lui n'ont aucun espoir par rapport au travail. Il a fait un CV mais quand il est arrivé en Grèce, ils lui ont dit qu'il devait apprendre la grecque d'abord pour pouvoir ensuite travailler. Actuellement il vit à Diavata depuis presque 6 mois, il partage le container avec 2 autres hommes et son chien (Boss) auquel il est très attaché. Durant la journée il dit n'avoir aucune activité, il s'occupe avec son chien et il donne des cours

gratuits de Muay-thaï à des enfants du camp, à l'extérieur. Il a dans sa chambre tout le matériel nécessaire pour pratiquer ce sport. Cela fait 6 mois qu'il demande un espace à l'intérieur du camp aux autorités afin de pouvoir donner ses cours à l'intérieur d'un bâtiment, en considération du froid. Il est toujours en attente. Il dit avoir envie de se tenir actif, occupé, mais les moyens sont peu. A chaque fois qu'il demande quelque chose la réponse est négative, en s'appuyant sur le fait qu'il possède un chien et qu'il n'aurait pas le droit. Il dit ressentir une grosse réticence à l'aider de la part des autorités.

Il commence par me dire qu'il ne faut pas beaucoup de temps pour voir que tout le monde ici dans le camp est triste et a des problèmes divers. Il me raconte d'un de ses amis ici qui a eu un épisode psychotique avec des idées de persécution, duré un mois. Ils l'ont amené voir un médecin qui lui a prescrit des médicaments et maintenant il va mieux. A la question qu'est-ce qu'il pense de la vie au camp, il répond qu'il n'y a pas de vie ici. Il ne possède rien, pas d'habits, et il doit tout acheter avec 150.- euro par mois. Il n'y arrive pas. Seulement avec les cigarettes il dépenserait 90.- euro par mois, il ne lui resterait pas assez pour la nourriture, les habits, les produits de toilette, etc. Du coup, il demande de l'argent à ses amis proches ou à sa famille restée au pays, avec une promesse de leur rendre cet argent. Pour lui ne rien faire de la journée n'est pas une vie.

Il raconte des personnes dans le camp qui font appel à des drogues et des médicaments pour faire face aux difficultés.

Il est très seul, mais dit ne pas l'attrister, il a toujours vécu sans personne autour de lui. Quand je lui pose la question de qu'est-ce qui lui donne l'énergie de se lever tous les matins et vivre la journée, il répond qu'un jour les choses iront mieux, qu'il doit juste attendre, et en attendant il se tient occupé avec son chien et ses élèves, ce qui lui permet de ne pas penser pas à ce camp. Mais il se rend compte que l'attente est de plus en plus longue, il est en train de perdre son temps et son espoir. Il dit que son plus gros problème actuellement est le manque de travail, qui l'oblige à vivre avec l'argent reçu et ce n'est pas suffisant. Quand je lui demande ce qu'il voudrait faire dans l'avenir, il dit ne pas avoir d'avenir s'il reste dans ce camp. Il n'a pas l'argent nécessaire pour payer quelqu'un pour poursuivre le voyage. Il dit cependant ne pas savoir où aller en Europe s'il avait les moyens pour partir ; il dit ne pas savoir beaucoup par rapport à la situation en Europe.

Observations et impressions personnelles

J'avais pris rendez-vous deux jours avant, à mon arrivée j'étais 15 minutes en retard et il était un peu embêté par cela. Je lui ai expliqué que j'étais en train de faire une activité avant qui a durée plus que prévu. Il a compris et il m'a invitée à entrer dans son container. C'est une personne jeune et vive d'esprit, il aime le sport, être avec les jeunes, il me raconte de comment il avait modifié toute sa voiture pour qu'elle soit plus sportive. Au même temps, il est très en colère avec les autorités du camp car ils le limitent dans ses activités. Il est très frustré face à sa situation, d'un côté il est mal ici, mais il ne peut pas partir et il ne peut pas faire retour au pays d'origine. Il est très seul et l'unique lien qu'il a c'est avec son chien qu'il sait ne pourra pas se déplacer avec lui. Il paraît un peu méfiant envers tout personne ici (moi y comprise) et envers les organisations présentes dans le camp.

Vers la fin de l'entretien il me demande si j'ai des informations à lui donner par rapport à sa situation, à la recherche d'un emploi, à comment il pourrait faire pour s'en sortir. Il me demande de la situation en Europe et des conseils sur où il serait mieux d'aller une fois quitté le camp.